PS
8513
.157C3
1917

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lachansondupays00ging

ULRIC L. GINGRAS

La Chanson du Paysan

POESIES CANADIENNES

Mes vers, je vous ai faits de songes et de musique ; je vous ai donné la forme de mon cœur. . .

BIBLIOTHÈQUE
INSTITUT MARIA
Québec
N°. 81..

Universitas
CANADIANA
Ottaviensis

PS
8513
I57C3
1917

Droits réservés, Canada, 1917.

À

L'HONORABLE JOS.-E. CARON

MINISTRE DE L'AGRICULTURE

L'AUTEUR

DÉDIE

CET HUMBLE VOLUME

AVEC

AFFECTION ET RECONNAISSANCE

PRÉFACE

Une préface, faire une préface c'est rendre témoignage de ce que l'on voit, de ce que l'on découvre de caractéristique chez un auteur ; c'est un peu juger et c'est encourager quelque fois, par la douceur des mots, de la voix et du geste, le nouveau compagnon dans la tâche entreprise.

Il y a des préfaces de confiance et des préfaces de critique ou d'analyse, mais toutes ont un but et une utilité ; les unes sont des présentations à l'amiable, les autres portent en soi le mérite ou le poids de leur sentence juste ou injuste.

Avant qu'un grand critique littéraire eut affirmé que les comparaisons sont odieuses, les comparaisons n'étaient pas odieuses. D'ailleurs il est reconnu en philosophie que tout jugement, toute affirmation même, procède d'une comparaison : quand je dis blanc, inévitablement je pense à noir.

Monsieur Ulric Gingras, l'auteur de La Chanson du Paysan, *sera-t-il content de son œuvre si j'affirme sans flatterie qu'elle est digne en tout point d'être signée Gustave Zidler ou Amédée Denault ? Monsieur Ulric Gingras est un nouveau Zidler dont la modestie égale le talent.*

Salut, ô Saint-Laurent, salut et gloire à toi !
Salut, fleuve géant aux rives accueillantes !
Mon cœur par son amour, mon âme par sa foi,
Chantent d'un doux accord tes beautés enivrantes.

Facture facile, ton noble, nul effort, pas de travail, mais de l'harmonie et souvent de l'imprécis comme le demandait jadis Paul Verlaine :

Et doucement, le soir se fait plus tendre et bleu,
L'oiseau ne chante plus sous le sombre feuillage,
Pendant qu'au nord lointain l'astre du jour en feu
Met un dernier reflet au fond du paysage.

Quand sa vision n'est pas extérieure elle est intérieure. Vision riche de conception dont il a le secret intime.

Son premier volume de vers, certes, n'est pas une œuvre terminée, c'est-à-dire n'a pas donné toute la sève dont son jeune âge est abreuvé, bien que renfermant déjà la base inébranlable des plus belles espérances ; son second et futur ouvrage sera définitif.

Celui-ci est une belle promesse à tenir, c'est une parole donnée à laquelle l'auteur ne saurait forfaire. Monsieur Gingras a toutes les marques d'un vrai poète, dont la première est l'harmonie, la seconde l'émotion, et la troisième est la compréhension de ses envolées en des formules appropriées.

L'auteur de La Chanson du Paysan *est jeune, à peine a-t-il vingt-trois ans, un bel avenir se lève pour lui. Il est déjà patriote et il sait borner ses désirs en vue, sans doute, de se compléter plus tard par le travail assidu et la méditation ; il possède vivement le respect des choses intellectuelles :*

Désirant rien de plus, ne voulant rien de mieux,
Cher petit coin de sol témoin de mon enfance,
Que mon dernier regard soit pour toi quand mes yeux
Se fermeront en paix dans l'éternelle absence !

Quelle bonne philosophie, quel jugement sain !

Monsieur Gingras aime le sol natal avec ardeur. C'est très beau et très bien, tout homme de cœur doit en faire autant ; il en est de même pour sa foi et sa religion qu'il doit garder et défendre : il faut aimer ce qui est notre soutien et ne jamais renier son berceau ; mais je lui dirai en plus que s'il veut que son âme s'éclaire et grandisse, il ne faut pas aimer seulement le sol où son corps est né, il faut que dans l'avenir il voit son origine et l'origine des siens. Si nous avons une patrie, le Canada, où l'on doit lutter pour notre langue et notre foi, il ne faut pas que la foi serve à tuer la langue !

Je veux dire que la foi et les commandements de chefs religieux qui sont ennemis de notre langue, ou même qui ne la parlent pas, ne sont pour nous que des théoriciens du ciel de leur ciel qui n'est dans leur foi angélique, et parfois calculée, qu'un ciel anglais, italien ou allemand.

Mon ami, il est un autre ciel et il est aussi un autre sol natal digne de notre origine, digne de tout notre amour, et je dirai plus, digne de notre orgueil.

Ce sol natal spirituel, intellectuel et immortel, c'est la France ! Mon ami, il est un ciel où l'on ne parle pas seulement l'anglais, l'italien ou l'allemand, mais un ciel où l'on parle aussi français.

Celui-là c'est le ciel des poètes, dont le regard a goûté la lumière spirituelle de la... France.

Et j'ajoute : Si vous n'aimez pas la France " tout court ", vous serez un poète quand même, vous ferez partie — je n'en

doute pas — de la Société du Parler français de Québec, vous ferez partie de la Société Royale du Canada, de l'Amérique du Nord, et même vous serez appelé à présider des banquets ou des congrès ; mais si vous n'aimez pas la France de toute votre âme et de tout votre cœur, ce cœur et cette âme auront froid, et même ici-bas ils ne pourront contempler avec la même joie et la même douceur les beaux soleils couchants, ni l'azur infini, ni saisir dans toute son étendue immense l'espérance immortelle dont s'ornent les grands horizons.

A ce sujet, il n'y a aucune complication dans ma théorie ; ma pensée n'a rien d'hostile ou de déloyal contre le gouvernement des Iles dont nous sommes la colonie matérielle, et nous, Canadiens-français, nous n'aurions rien perdu de notre force et de notre âme si le fait d'être devenus loyalement coloniaux anglais était toujours contre-balancé par celui d'être restés coloniaux intellectuels de la France.

Que l'Angleterre ait un tribut de nos ressources animales, minérales et forestières, c'est son droit au meilleur sens du mot : mais les essences forestières ne l'emporteront jamais sur l'essence de plus en plus odorante du cœur et du souvenir. Les cristallisations minérales ont en ce monde plus que leur contre-poids, des cristallisations, des sentiments, de la pureté de notre amour ; et ce domaine, cette colonie des sentiments du cœur et cet amour, nous avons bien le droit dans le sens propre de leur signification de les rendre ou de les garder tels qu'ils sont nés, c'est-à-dire tributaires de la France. Nous ferons, ad libitum, *partie du domaine intel-*

lectuel canadien-anglais lorsque celui-ci nous traitera avec intelligence. En attendant soyons donc coloniaux intellectuels de notre mère immortelle.

Et le Canadien-français qui mépriserait la France serait lui-même l'être le plus méprisable de la terre. Les autres nationalités peuvent apprécier la France à leur guise ; mais nous, nous ne sommes qu'à cent cinquante ans de notre berceau. C'est court pour un peuple, si petit qu'il soit : nous sommes trop proches pour ne pas l'aimer et trop éloignés pour avoir droit de critiquer ses corrections familiales.

Donc nous sommes, vous et moi, les coloniaux de l'empire intellectuel de la France, et j'attends, avec une joie sereine, votre prochain livre sur notre amour de l'art français, même si pour cela la Société Royale du Canada vous préférait un brave à l'eau de rose, mais dont l'odorat ni le goût n'auront connu ni le parfum ni la saveur des brises venues de loin mais plus précieuses parce que les deux sont de France.

Et maintenant que ma plume s'est un peu dégourdie, après cette prose laborieuse, laissez-moi terminer par quelques vers où l'intention d'un accent fier nous apprendront si je puis encore chanter sur la lyre dont les vibrations m'ont déjà donné du courage.

Soyez poète, mon ami, il y en a si peu de poètes pour chanter la patrie, et pour prouver que nos voix ne sont pas inutiles, et nous nous sentirons vivre et nous ne craindrons pas la mort.

Quant à moi :

Je ne crains pas l'ennui qui rôde sur les tombes ;
Dans mon dernier exil se trouve le repos ;
Et j'emporte avec moi, vers les couchants qui tombent,
Mon sourire aux voisins, mes voisins de tombeau.

Je lègue à mes enfants l'espoir en l'existence ;
Je lègue à mes amis mes dernières chansons,
Qu'ils daignent me citer de distance en distance,
En contemplant pour moi tous mes bleus horizons.

J'ai dit : " Mes horizons ", mais sans rien prendre aux autres ;
Car mes regards ont vu les lointaines clartés
Dont j'éprouve l'amour jusqu'en mes patenôtres ;
J'ai su des firmaments distinguer des beautés.

Car je suis pèlerin sur mes routes modestes,
Et je m'émeus souvent aux entr'visions ;
J'ai mêlé ma prière aux silences agrestes,
Et les frustes réveils, les neuves éclosions.

Mais je suis pèlerin, et je vous accompagne,
O vous tous qui passez par les mêmes chemins !
A nous le rêve d'or et les châteaux d'Espagne !
Cueillons, en un seul jour, le blé des lendemains.

Salut à toi, lecteur de ma pauvre écriture !
Je n'abuserai pas de ton entendement ;
Celui qui dit trop haut l'âme de sa nature
Risque bien de lasser un peu ton jugement.

Mais ce serait flancher que de fuir et nous plaindre,
Soyons francs dans nos cœurs, disons des vérités !
Notre bravoure à nous c'est de veiller sans craindre
Les mots blessants d'autrui sur nos œuvres jetés.

Que peut faire aux aiglons une meute sans ailes ?
Et qu'importe au marin les récifs qu'il a fui ?
Nous opposons aux vents notre espérance belle,
Et les feux de notre âme aux noirceurs de la nuit !

Puisqu'enfin nous gagnons vers une autre hémisphère
Où brillent les couchants sur le calme du port,
Nous pourrons donc dormir dans notre cimetière,
Défiant les flots noirs jusqu'après notre mort.

Nous sommes les lutteurs des races de Sicambre,
Nous défions le sort d'être pour nous cruel.
Mon âme montera si loin de notre cendre,
Qu'elle atteindra du coup les marche-pieds du ciel !

LOUIS-JOSEPH DOUCET

Québec, 14 juillet 1917.

LA CHANSON DU PAYSAN

PROLOGUE

SONNET

Pardon, mes vers, pardon, si, dans mon ignorance,
Je vous ai faits d'un peu des choses du terroir.
J'étais encore enfant, et, de notre existence,
Ne connaissais alors que le charmant espoir.

Pourtant, j'avais voulu de mon amour immense,
Vous donner davantage et n'en rien recevoir,
Mais, je comptais, hélas ! sans l'amère souffrance,
Et je vous ai jetés à tous les vents du soir !

Sans honte et sans regrets, poursuivez votre route.
Puis, tel après l'orage un arbrisseau s'égoutte,
Laissez tomber sur moi vos parfums bienfaisants.

Qu'ainsi soit mon destin et ma part est trop grande !
Je n'en rêvais pas tant pour cette pauvre offrande
Dont je fais devant tous les récits innocents !

TERROIR

Comme le pin tombé du sommet des collines,
Inclinant dans la nuit son large front chenu,
Garde, malgré les heurts déchirant ses racines
Un peu du sol natal à son tronc retenu ;

Je conserve toujours dans mon âme fidèle,
Un souvenir touchant du village natal,
Le langage si doux d'une race immortelle
Et le songe divin d'un beau ciel hivernal.

Et je revois encore, au fond de ma mémoire,
Le décor émouvant de la vieille maison
Au long toît radoubé ; la route solitaire
Bien des fois parcourue aux jours de fauchaison.

Sous le charme assombri de ces riens par l'absence,
Qui s'attachent à moi pénétrant d'amitié,
Plus volontiers je meurs en trompant ma souffrance,
Heureux de retourner au sol où je suis né !

———

CONSEIL POÉTIQUE

Pendant que sur les champs, les coteaux et les grèves,
Un soleil radieux épanche ses rayons,
O poètes sereins qui vivez de vains rêves,
Mon cœur semblable au vôtre est plein d'illusions.

Vos chants sont dans la nuit la voix de la nature :
Qu'ils évoquent tout bas la douleur ou l'amour,
L'homme se sent épris de leur musique pure
Et cherche à la comprendre un peu mieux chaque jour.

Amis qui préludez si bien sur votre lyre,
De l'oiselet jaseur le retour printanier,
Que ma plume à votre art en ce moment s'inspire,
Et reprenne au ciel bleu son essor coutumier.

Répandez sur l'enfant, le vieillard et la mère,
Le mot consolateur, le bienfait du pardon.
Oui, que tout être en vous trouve dans sa misère
Par tant de maux cachée, une humble guérison.

Faites briller dans l'ombre où la foule chancelle,
L'astre doux entre tous qu'on nomme vérité ;
Semez partout la joie où la douleur cruelle
Fait répandre des pleurs, appelle la pitié.

Ainsi, chaque matin, dans ma courte prière,
Je demande au Seigneur d'exaucer mon désir ;
De donner à ma muse un regain salutaire
De force et de vaillance en le froid avenir.

N'ayant toujours connu qu'une très douce enfance,
Tout à ma rêverie, hélas ! je fus brutal !
Je n'ai pas su du pauvre éloigner la souffrance,
Chanter pour l'exilé loin du pays natal.

Frères, je suis celui qui passe et vous ressemble,
Celui dont l'art a pris toute l'âme à vingt ans ;
Venez, rapprochez-vous, consolons-nous ensemble,
Comme moi par le cœur vous êtes paysans !

———

LA VIEILLE CHAUMIÈRE

Comme un nid sans oiseaux, sous le regard des cieux,
En deça de la côte, il est une chaumière
Dont le toit délabré verse au chemin poudreux,
L'aspect doux et profond de sa triste misère.

Elle dort sous la lune aux rayons pénétrants !
Les arbres dans la cour suspendent sur sa tête
Leurs feuillages chargés de parfums enivrants ;
Personne sur son seuil dans la nuit ne s'arrête.

Je suis là, sous le ciel sombre et mystérieux,
Et c'est toi que je vois dans l'ombre qui s'avance ;
Les nuages d'ici n'ont rien d'harmonieux ;
La terre sous mes pas n'est qu'un champ de souffrance.

Et seul, je songe en vain aux amis d'autrefois,
A mon passé d'enfant envolé comme un rêve,
Et seul, peut-être aussi, le cœur triste aux abois,
Je maudis cet exil qui jamais ne s'achève !

Ah ! qu'importe des ans les revers et les maux !
Dans chaque souvenir, je vois sa forme antique
Avec des airs frileux dans les vents hyémaux,
De neige se vêtir du pignon au portique.

Je vois le jardin clos odorant de lilas,
Le puits abandonné, la proche érablière,
Qui tous, de l'être absent, aux choses d'ici-bas,
Répètent le chagrin de leur douleur amère.

Oh ! la vieille chaumière, au moindre vent du soir
N'est-elle pas semblable à quelqu'âme fidèle
Veuve de ses amours, veuve de tout espoir,
Et que ronge l'ennui d'une peine nouvelle ? —

Dors, toi qui fus jadis mon rustique berceau !
Dors, sous l'égide saint de la voûte étoilée !
Dieu bon dans sa grandeur donne l'air à l'oiseau,
A tes plaisirs d'antan donnera ma pensée.

Le bruit des printemps fous aux rythmes cadencés,
A frémi, car, là-haut, les meubles d'un autre âge
Gardent pieusement, sous leurs voiles fannés,
Le culte des aïeux comme un précieux gage.

Jusqu'à l'heure, ô cette heure, où nous viendrons à deux,
Éveiller les échos de tes chambres fermées,
Et semer dans les coins des rires amoureux
Qui rempliront de sang tes artères glacées.

Vêtus de leurs manteaux cendreux de velours gris,
Les tisons à leur tour jetant mille étincelles,
Dessineront alors sur les pâles lambris
Comme des feux-follets en autant de parcelles.

Puis ce sera l'été dorant la mer, les bois ;
Des chariots remplis de blé mûr et d'avoine,
Qui ploiront sous leur charge, et des chiens aux abois
Poursuivant des moutons s'enfuiront vers la plaine.

Comme il fait bon revoir son ciel si pur et beau !
C'est pourquoi je reviens honteux de mon absence,
Tel un déshérité, rechérir au tombeau,
Ceux dont la race en moi n'a plus qu'une espérance.

Ah ! que tout est changé ! Les vieillards ne sont plus,
Et les bambins d'hier aujourd'hui sont des hommes !
Tout ça des paysans qui n'ont jamais connu
Moins qu'un bonheur parfait et l'ombre de leurs ormes.

Écoute !... Me voici, chaumière au seuil tremblant,
Amie à qui je dois toute ma nostalgie.
La porte grince et j'entre ainsi qu'un mendiant,
Fatigué de marcher vainement dans la vie.

Le Christ à l'autre bout de la pièce reluit,
Tel qu'il était jadis, frappant, bien à la vue !
Vois, il m'ouvre ses bras à moi qui le trahit.
Ne pardonnes-tu pas à ma misère accrue ?...

Et je pleure à genoux, la tête sur ce lit
De famille qui garde encore à mon oreille,
L'adieu de ceux dont l'âme un jour quitta sans bruit
L'immensité du monde où nul ne se recueille.

Il me semble qu'alors j'entends, dans la splendeur
D'un avenir meilleur, des accents d'outre-tombe,
Des voix dont la sagesse encourage le cœur
Quand l'âme se lamente et que l'esprit succombe.

Voilà de l'être humain le destin fraternel.
Gloire, jeunesse, espoir, richesses et génie,
Dieu veut que rien ne soit à jamais éternel
Ici-bas où l'on naît en proie à l'agonie.

Oh ! ma bonne chaumière, ô mon très cher foyer,
Le flot d'un amour pur en moi monte sans cesse.
Que pour toi je ne sois plus un simple étranger,
Que par toi je connaisse une heureuse vieillesse !

———

SALUT, Ô SAINT-LAURENT !

Salut, ô Saint-Laurent, salut et gloire à toi !
Salut, fleuve géant aux rives accueillantes !
Mon cœur par son amour, mon âme par sa foi,
Chantent d'un doux accord tes beautés enivrantes.
Quand la vague moutonne et que la brise pleure
Son refrain coutumier au bord du firmament,
Sur ta rive je viens et parfois je demeure
Comme un petit oiseau de l'aigle se cachant.
O grandeur ! ô Séjour terrible de Neptune !
Combien de fois, hélas, tu gémis vers le ciel !
Que de fois le courroux de ta sombre rancune
Jette son crêpe noir sur un humble mortel !
Et pourtant, malgré tout, je t'honore et je t'aime.
Dans ton angoisse au soir d'un honteux désarroi,
Nul ne saura jamais le secret lourd et blême
Qui de mon front jaillit triomphant jusqu'à toi,

Et contemple, rêveur, cette route nouvelle,
Ouverte aux peuples forts par Cartier et Champlain
Après de longs combats dont l'histoire immortelle,
Gigantesque sera comme un calvaire humain,
Rouge encore du sang de nos pères de France...
Et c'est toi, cher beau fleuve, orgueil de nos amours,
La source intarissable où coule avec constance
Le progrès généreux qui gardera toujours
Au Canada splendide et son nom et sa gloire !
Ah ! notre Saint-Laurent vaste et majestueux,
Vers toi montent les chants de nos cœurs en prière
Et le recueillement d'une race de preux !

———

L'ANGÉLUS

Au clocher du hameau l'Angélus a tinté,
Égrenant sa prière aux ronces de la route ;
Dans les sentiers étroits et tout remplis d'été,
Et le long des taillis où l'averse s'égoutte.
L'Angélus a tinté son chant d'amour ancien,
Sur les monts verdoyants où tout bas le poète
Vient réciter ses vers au retour du matin,
En écoutant l'écho de sa voix inquiète !

PRINTEMPS

C'est le jour en chemin ; le soleil dans sa gloire,
Brille d'un vif éclat à l'horizon lointain.
Ses rayons bienfaisants descendent sur la terre ;
Il fait plus chaud dans l'air au retour du matin.

Les nids sous la ramée égayent la nature.
Des pigeons sur les toits roucoulent tendrement.
Les bois, les prés, les monts parés de leur verdure,
Ont des concerts joyeux et doux immensément.

Par les sentiers bordés des mousses printanières,
Le pâtre et son troupeau regagnent les vallons.
Un ruisseau passe, une eau s'écrase sur les pierres
Dans sa chute sur l'herbe où broutent les moutons.

Hosanna ! les forêts de lumière abreuvées,
A l'appel du zéphir entr'ouvrent leurs bourgeons ;
Un vieillard dans les champs jette à pleines poignées,
Le grain générateur des futures moissons.

Sans ralentir un peu sa marche, il va, vient, lance
D'un geste souverain le blé nuancé d'or,
Rouvre encore la main et toujours recommence,
Heureux de prodiguer aux labours son trésor.

Ah ! saison de l'amour, pour l'orphelin qui pleure,
De faim, de désespoir et mon cœur en exil ;
Pour le vieux mendiant qui n'a plus de demeure,
Verse en leurs cœurs contrits de ton bonheur subtil.

Que l'écho de ta voix en nous monte sans cesse,
Ainsi qu'une prière aux pieds de l'Éternel ;
Sache donner à tous une heureuse vieillesse ;
Répands sur tous la joie et la fraîcheur du ciel.

Ah ! saison des oiseaux, saison du vrai mystère,
Retarde plus avant ton essor caressé,
Car le temps qui se meurt nous laisse solitaire
Et nous savons si peu les choses du passé !

NOTRE JARDIN

Notre petit jardin, de nouveau je le vois
Repeuplé de chansons, de nids et de coups d'ailes.
C'est la belle saison, le clair sur les sommets,
Le retour du printemps où les feuilles nouvelles
Se balancent dans l'air aux promesses plus sûres
Et répandent sur lui le clément idéal
D'un rustique décor dont les pâles verdures
Grandissent la beauté du règne végétal.
Tous les parfums subtils des lilas entr'ouverts
Se dispersent au vent. Et le long de la rive,
J'entends le bruit de l'eau sur les rochers déserts,
Et je rêve et je vais dans l'ombre fugitive,
Devant le jour mourant et la brise qui pleure,
Cependant que du ciel, lent, s'échappe le soir,
Enveloppant soudain la très vieille demeure,
Et notre jardinet aux odeurs d'encensoir !

MATIN CHAMPÊTRE

J'ai fait claquer au mur lézardé la fenêtre.
Aussitôt le jardin pénétrant de senteurs,
M'est apparu dans l'air de ce matin champêtre,
Tout rempli de soleil, de chansons et de fleurs.

Et ces roses au vent du lac qui les balance,
Mettent leurs tons voyants autour de la maison,
Qui depuis de longs mois dort dans un froid silence,
Près de la route ombreuse où chante le grillon.

La mousse des taillis scintille de rosée.
Je vois se dessiner d'un sapin les rameaux
Qui bercent tendrement, par cette matinée,
Plus longtemps dans leurs nids les petits des oiseaux.

La colline sur qui traîne un reste d'aurore,
A frémi dans le vent plein de douces tiédeurs,
Et lente, une vapeur sur les champs vient éclore
En un voile de gaze aux multiples couleurs.

Tout le poulailler piaille et la ferme s'agite ;
La cloche d'un couvent vibre dans le lointain,
Et ce chant que l'écho nous redit à sa suite
Fait se courber le front et rend le cœur serein.

Un pigeon sur les toits tout doucement roucoule ;
Les bras nus, un faucheur au bout du trait carré,
Bat sa faulx à grands coups, il chante, une eau s'écoule,
Et j'aspire à longs traits l'odeur des champs de blé.

Dans la grange moussue où s'entassent les gerbes,
S'unit aux chants anciens de quelques charroyeurs,
Un chœur de blonds enfants robustes et superbes,
Aux cheveux en broussaille, aux beaux grands yeux
[rêveurs.

Puis, vient midi, l'instant attendu de la trêve,
Où chacun prend sa part d'un gai repas frugal
Dressé sous un gros orme et qui bientôt s'achève,
Au milieu des éclats de voix comme en un bal !

RESURREXIT !

Le ciel, la mer, les monts et la brise légère,
Chantent d'un doux accords leur chanson coutumière.
Cependant que la neige à nos regards s'enfuit ;
Resurrexit !

Le long du long chemin et des sentes peuplées,
Où roule lentement l'essaim de mes pensées,
Le vent du soir en deuil aux branchages redit :
Resurrexit !

Sur les taillis ornés de mousses reverdies,
Dans la cîme des pins et l'herbe des prairies,
Le pinson babillard fait de nouveau son nid :
Resurrexit !

La tige du jardin vers Dieu lève la tête,
Aux rayons d'un soleil dont la chaleur nous jette
Le parfum capiteux du printemps qui grandit :
Resurrexit !

Avril, comme un nectar, nous grise d'allégresse,
Fait couler dans nos cœurs une sève sans cesse
Pleine d'un espoir qui console et rajeunit :
Resurrexit !

Et je regarde au loin la chaumière fidèle,
S'éveiller un matin de la saison nouvelle,
Avec au fond de l'âme un seul et même cri
Resurrexit !

———

EXCELSIOR !

Vous qui ne savez pas, immigrants d'autres cieux,
Qui ne connaissez pas tout ce que l'on peut dire
Des beautés de nos lacs aux flots majestueux
Dont le bruit sur la plage est un refrain de lyre ;
Vous qui ne savez pas, de ce sol merveilleux,
Combien de souvenirs s'attachent à nos âmes,
Combien de sang versé, de sentiments pieux
Éveillent les jours morts en souvenirs de flammes ;
Vous qui ne savez pas la splendeur de nos champs,
Du village natal la beauté légendaire,
Quand le soleil d'été de ses rayons tremblants
Brille d'un vif éclat par-delà la clairière,
Où les oiseaux nichés le long des longs chemins,
Vont au vallon cueillir la glane abandonnée,
Qui, du fond de l'ornière, avec les sables fins,
Se mêle et roule au vent dans la nuit parfumée ;

Vous qui ne savez pas de nos charmants hivers,
Le reflet de blancheur des neiges revenues
Décorant uu hameau parmi les matins clairs,
Le spectacle frileux de la terre et des nues ;
Vous qui ne savez pas le gai panorama
Qu'offre le Saint-Laurent dans sa course profonde,
Ou qui ne connaissez qu'un nom : le Canada,
Le plus beau des pays et le grenier du monde ;
Vous qui ne savez pas, ou ne connaissez guère,
Comment grandit chez-nous l'humble cultivateur,
Comment se forme alors le soldat volontaire,
Apprenez que jadis ils n'avaient qu'un seul cœur,
Et vous saurez un peu sans fard et sans mystère,
Pourquoi très noblement le peuple canadien
A tracé de son doigt aux pages de l'histoire,
Tant de noms glorieux et qui ne doivent rien !

———

L'ÉCOLE DU VILLAGE

SONNET

Au soleil de midi resplendissante, toute
Blanche, et coquette encore avec son seuil usé,
L'école du village à vingt pas de la route,
Éveille dans mon âme, un instant, le passé.

Je m'y revois, gamin, et l'esprit en déroute,
Sommeillant à demi sur mon livre fermé,
Ou bien, par la fenêtre, en épiant, sans doute,
Le gueux comptant ses sous assis près du fossé.

De ceux qui m'ont instruit, combien au cimetière,
Du repos des bons morts dorment l'heure dernière
A l'ombre de la croix de notre vieux clocher !. . .

O vous, petits enfants qui n'aimez point l'école,
Voulez-vous vivre en paix ?... Pour vaincre il faut
Je vous l'affirme ici, prenez-en ma parole ! [lutter !...

———

MON CLOCHER

Sonnez ! carillonnez ! cloches de mon clocher,
Au dur accent rustique à la fois si léger ;
Sonnez ! carillonnez ! votre nouveau baptême,
Vous qui savez si bien dire comment l'on s'aime.

Sonnez ! carillonnez ! pour l'enfant nouveau-né
Souriant à la vie et lavé du péché ;
Sonnez ! carillonnez ! dans le silence austère
Où monte la chanson du village en prière.

Sonnez ! carillonnez ! enseignez-nous comment
Conserver à Jésus par la foi d'un serment
Et nos cœurs et nos voix, notre existence entière,
Dans le bonheur profond d'une amitié sincère.

O vieux clocher béni, debout dans le plein jour,
Toi qui vois les amis, le premier, au retour,
A l'ombre de ta croix que le grand vent déforme,
Heureux, je viens dormir en paix mon dernier somme !

———

RÉMINISCENCE

SONNET

Pendant que le printemps dans son clairon d'airain,
Chante une folle aubade en signe de prière,
Et que sous les lilas les vents chauds du matin,
Agitent en passant l'herbe verte et légère ;

Pendant que sur la fleur l'insecte du chemin
Butine tendrement à travers la bruyère,
Et que le clair ruisseau tout au fond du ravin,
Rapide, va grossir les flots de la rivière ;

J'aime aller à pas lents par les sentiers battus,
Le cœur plein du chagrin de ceux qui ne sont plus
Qu'un regret dans l'oubli de l'avenir immense.

Il me semble qu'alors, je me rapproche d'eux,
Et que si nul ici ne pleure leur absence,
Du moins jusqu'au tombeau j'évoque les aïeux !

LE BONHEUR

Le bonheur comme un songe a passé dans ma vie !
Semblable au papillon sur la fleur se posant,
On le suit du regard, l'âme avide et ravie,
On voudrait le saisir par l'aile un court instant.

On le cherche de loin dans le domaine immense
Du ciel bleu de nos jours. Le cœur rempli d'émoi,
On l'évoque tout-bas à l'heure où la souffrance
Nous marque sans remords de sa funèbre loi.

N'est-il pas en un mot la ressemblante image
De la saison qui meurt sans regret, sans amour ?...
On lui crie : — Oh ! reviens, pleine de ton feuillage —
Mais, hélas ! sans partage, elle nous fuit toujours !

Chacun souffre et gémit sur cette pauvre terre !
D'abord, ce sont les maux de nos fronts plus ridés,
Du devoir journalier l'obéissance amère,
Et le pesant fardeau de nos sombres péchés.

Passants qui cheminez sur la route des mondes,
Là, bûtant sur le mal, ici buvant le fiel
Des folles passions dans leurs coupes profondes,
Pour vaincre il faut lutter, c'est le droit du mortel.

Qu'un jet d'illusions à tout être qui pleure,
Verse sur le présent une goutte d'oubli,
Par elle qu'il écoute en sa triste demeure
L'esprit vivant du bien chassant le noir ennui.

La gloire est à celui qui combat comme un sage.
Plus fort doit être l'homme au moment du danger,
Aussi tel le Sauveur, qui supportait l'outrage,
Aimons nos fers cruels, et sachons pardonner.

Et puisqu'il faut mourir, que ce soit sans instance.
A quoi bon désormais vivre sous ce soleil !
Le bonheur n'est-il pas un mot de convenance,
Et l'espoir un vain leurre au mensonge pareil ?...

L'ÉRABLE

SONNET

En avril quand l'oiseau revient vers la forêt
Où filtrent les rayons d'un soleil agréable,
J'aime aller, chaque jour, contempler en secret
Le paysan perçant au flanc le fier érable.

J'aime entendre le vent, j'aime toucher du doigt
Le seuil de la cabane au long toît misérable,
Dont la fumée invite avec un air discret
Le passant à faire halte et s'asseoir à sa table.

Ainsi, dans la douceur enivrante des bois,
J'aime écouter mon cœur grisé de doux émois
Rêver de toi, le soir, ô bel arbre rustique !

Car, ta feuille verdit aux brises du printemps,
Met au fond de mon âme un souvenir épique
Et suave à la fois, des choses du vieux temps !

POÈME RUSTIQUE

Le jour, enfin, se lève. Au loin, les champs brumeux
Se dessinent plus clairs. Debout, sous le portique,
Je contemple, pensif, les bois silencieux ;
Les oiseaux dans l'azur murmurent leur cantique.

La ferme ouvre son âme aux travaux journaliers.
Des bruits confus, des voix déchirent le silence
Et montent vers le ciel comme un vol de ramiers ;
La campagne au matin semble une ruche immense.

Suis tes bœufs noirs et roux, suis le large sillon
Que creuse lentement le soc de la charrue
Dans la prairie en friche où chantait le grillon,
Où les troupeaux paissaient une herbe courte et drue.

Suis tes bœufs accouplés sous le joug avec art,
Et, jette à pleine main la riche moisson blonde
Qui bientôt germera, pour fournir une part
De grandeur, aux rayons du soleil sur le monde.

Va, paysan, bénis ton rustique labeur !...
Au moins, ton cœur est gai le soir quand ta chaumière
Avec son toit qui fume, annonce le bonheur,
Et des femmes, la douce attente coutumière.

Des coteaux verdoyants descendent pas à pas
Le pâtre et ses brebis, lorsque la nuit douteuse,
Au bord du firmament, émerge sans fracas,
Des doigts crispés de l'ombre attentive et rêveuse.

Près du foyer éteint où le viellard assis,
Dans son ber fait d'érable endort l'enfant qui pleure,
Pour enchanter mes yeux de larmes attendris,
Veille, maître puissant, le chien de la demeure.

Et toi, pauvre poète, obstiné défricheur,
Suis le sillon du rêve où mène la démence !
Oui, sème à l'aventure, ouvre à chacun ton cœur,
Et tu pourras demain récolter la souffrance !

———

PAYSAGE

Le long du clair ruisseau qui fuit vers la savane,
Cheminant l'autre jour, je m'assieds tout rêveur.
Sur les monts alignés comme une caravane,
Le soleil au midi répandait sa chaleur.

Dans les joncs de la grève agités par la lame,
Un ouaouaron grognant secouait sa torpeur ;
Des canards apeurés par le bruit de la rame
D'un nautonnier, fuyaient vers un cours d'eau meilleur.

Sur une vieille souche, un merle de passage,
Égrenait près de moi son perceptible chant,
Que, triste, j'écoutais à travers le feuillage,
Se perdre dans l'azur lointain du firmament.

Un semeur dans la plaine, autour des roches noires,
Jetait comme une aumône en passant le bon grain ;
Sur le bord de la route aux chênes séculaires,
Un pâtre sommeillait couché près de son chien.

Un rossignol filait sa grêle vocalise ;
Pour charmer l'horizon d'un rêve caressé,
L'airain dit sa prière au clocher d'une église ;
Et l'eau coule en jasant du bon vieux temps passé.

Puis vint le crépuscule endeuillant les masures ;
Au cimetière ancien danse le feu-follet
Dont la flamme vacille en longeant les clôtures,
Au gré du vent qui passe au fond de la forêt.

Et je rêvais toujours, inlassable poète,
Devant ce grand tableau peint de la main de Dieu,
Quand, soudain, en mon âme une voix inquiète,
Appela ma raison égarée en ce lieu.

Un pleur à peine né humecta ma paupière !
Alors, je compris mieux dans la vie où je vais,
Le rôle décevant de la nature austère,
Qui, voyant tout mourir ne succombe jamais !

PASTORALE

SONNET

Par les sentiers battus des moutons vont broutant
L'herbe neuve et fleurie aux brises printanières.
Il fait chaud...! Dans l'azur lointain du firmament,
La chanson d'un berger s'élève en notes claires.

Quel poème divin et quel décor touchant !
Par-delà les sommets touffus des sapinières
Où l'oiseau fait son nid sous l'abri d'un sarment,
L'Angélus au beffroi s'abat sur les chaumières.

Le crépuscule alors se déployant soudain,
Flotte, sombre et soyeux, sur les bords du chemin,
Dans un silence heureux éclos sous la ramée.

Rassemblant le troupeau par son chien poursuivi,
Le pastour à pas lents descend vers la vallée
Où le village dort paisible dans la nuit.

———

PATRIE

Depuis qu'à coups de hache a pris forme le rêve
De Champlain, trois cents ans sont passés tour à tour.
Trois siècles, c'est beaucoup, et malgré tout, sans trève,
Nous gardons pour la France un immortel amour.

Nous aimons sagement, mais au fond de notre être,
L'amitié se fait place ainsi qu'un chêne altier
Plus avant s'enracine au sol qui l'a vu naître,
Défiant les autans qui semblent l'outrager.

L'âme des anciens preux se reflète en la nôtre ;
Comme eux nous combattons pour l'église et nos lois !
Rien n'arrête l'effort de tout vaillant apôtre,
Fier de son doux parler au pur accent gaulois.

Quel bonheur de parler cette langue héroïque !
Sur les champs de bataille elle se promena,
Victorieuse encor comme dans la réplique,
Oui, nous la défendrons jusqu'au dernier combat !

———

VILLANELLE

SONNET

Sur le sol odorant les foins blonds sont couchés.
Le long d'une clôture un cheval en l'herbage,
Paît une herbe touffue où des grillons cachés,
Fuyent éperdûment vers un autre ermitage.

Un faucheur bat sa faulx à petits coups comptés.
Des oiseaux font leur nid dans le proche bocage
Où l'écho des vallons en des chants répétés,
Se meurt tout doucement à travers le feuillage.

Et la chaumière au loin, dans l'ombre attendrissante,
Semble en cette attitude éternelle d'attente,
Espérer le retour des êtres familiers.

Alors, le soir, on voit du sommet des collines,
Revenir à pas lents, bergères et bergers,
Lançant vers le ciel bleu leurs chansons enfantines !

MÉDITATION POSTHUME

Naître avec le printemps, mourir avec l'automne ;
Du calice des fleurs s'envoler au matin ;
Voltiger par les champs dans l'air du ciel atone,
Voilà du papillon l'immuable destin !

Quand ma fenêtre ouverte aux parfums des bosquets,
Laisse quelque vent doux me frôler en silence,
Je rêve... et dans mon cœur pénétré de regrets,
Il me semble qu'alors s'héberge l'espérance.

Et comme un divin leurre à son amour fidèle,
En moi j'entends un bruit de murmures confus.
Est-ce l'écho lointain d'une voix qui m'appelle,
Ou l'humble souvenir de ceux qui ne sont plus ?...

Un accent ténébreux à cette heure me dit :
" Homme de peu de foi qui dans le mal succombe,
" Tu n'es qu'un désœuvré cheminant dans la nuit,
" Du berceau dont tu ris au gouffre de la tombe ! "

Comme un ruisseau des champs vers quelque sombre rive
Roule ses flots jaseurs sans espoir de retour,
Telle est de l'existence une image furtive,
Que nous ne regardons, hélas ! parfois qu'un jour !

Qu'est-ce donc que la vie, ô divin Créateur ?...
Un éclair sans reflet, une illusion brève !
Le fugitif désir d'un moment de bonheur,
Une course à l'abime et qui bientôt s'achève !

Pauvre corps sans soutien fait de boue et de terre,
Pour un caprice, un rien, tu te plains sans raison,
Car, facile sujet de l'horrible misère,
Des maux qui ne sont pas tu veux la guérison.

Courbe-toi vers la fosse et jusqu'à t'en meurtrir,
Sans relâche, trois fois, frappe-toi la poitrine !
Le ciel est pour celui qui ne craint pas souffrir,
Comme Jésus le fils portant sa croix divine !

———

LES FANNEURS

SONNET

Le jour est né, le ciel à l'horizon s'éclaire.
Aussitôt, la campagne, ivre des chauds rayons
D'un soleil éclatant, se remplit de lumière ;
Le pâtre et son troupeau regagnent les va lons.

Torse nu, le front bas, inclinés vers la terre,
Sans repos, les fanneurs au cri-cri des grillons,
Épandent sur le sol que borne une clairière,
Le foin qui fume et sent des parfums doux et bons.

Parfois, dans les sentiers, à travers la futaie,
Beugle une vache, ou bien, de derrière une haie,
Une poule gloussant appelle ses poussins.

Et tout redevient calme. A part soi chacun pense,
Regardant les enfants se rouler dans les foins,
Au temps lointain déjà de leur joyeuse enfance !

———

LE CALVAIRE DU CHEMIN

SONNET

Sur le bord du chemin conduisant au village,
Il est un vieux calvaire à demi vermoulu
Dont la croix de bois blanc à l'ombre du feuillage,
Met un rayon d'espoir jusqu'à nous parvenu.

Parfois un mendiant s'y arrête au passage ;
Un instant il élève au Christ son cœur ému,
Et reprend plus dispos le long pèlerinage
Qui le conduit sans trève, hélas ! vers l'inconnu.

Combien de nous, chrétiens, ont gardé l'habitude
De venir quelque soir tout plein de solitude
Ployer les deux genoux devant ce monument ?...

Et cependant, toujours, comme en son sanctuaire,
Sans se lasser jamais de veiller humblement,
Le divin Rédempteur attend notre prière.

L'ÉTÉ

C'est l'été dans les bois... O joie ! Un doux rayon
De lumière folâtre a traversé la nue.
Le vent chaud, dont la voix gazouille à l'horizon
Nous redit en passant sa prière inconnue.

Le ciel appuie une caresse sur mes yeux,
Et je vois le pin noir qui pleure sa résine,
Déposer de l'ombrage au fond du vallon creux
Que sillonne un ruisseau venu de la colline.

Les cerisiers en fleurs ployent sous leur fardeau ;
N'entendez-vous pas de partout monter la sève,
Et les nids chuchoter un cantique nouveau
Plein du parfum des lis d'une lointaine grève ?

C'est l'été dans les bois... Or, là-bas, seul au sein
Des massifs odorants, je vais rêvant sans trève,
Et le charme du jour, immensément serein,
Se mêle à la douleur qui de mon cœur s'élève.

Tant d'amour parle à Dieu dans ce pâle décor,
Qu'on voit du front neigeux de la forêt prochaine,
Les lèvres de la nuit frôler dans leur essor
La bouche de l'été chantant sa cantilène.

Les oisillons jaseurs sous les rameaux touffus,
Au soir harmonieux où plane le mystère,
Dans leur concert ailé fait de bruits ingénus,
Jettent un doux émoi dans mon cœur solitaire.

C'est l'été dans les champs... Le dernier moissonneur,
La faulx sur son épaule, accélérant sa marche,
Contemple la chaumière où son esprit rêveur
A d'autres souvenirs des aïeux se rattache.

Et, doucement, le soir se fait plus tendre et bleu,
L'oiseau ne chante plus sous le sombre feuillage,
Pendant qu'au nord lointain l'astre du jour en feu
Met un dernier reflet au fond du paysage !

LA FORGE

SONNET

Le jour à peine est né que la forge au matin,
Sise près de la route où le hameau commence,
Se remplit du fracas des bêtes en partance
Pour les travaux des champs que dore le lointain.

Déjà le soleil brille et fait fumer le foin.
L'hirondelle à son tour déchire le silence
Et monte, monte encore au fond du ciel immense,
Comme pour mieux chanter à Dieu son doux refrain.

Un jeune paysan excite sa monture,
Deux grands bœufs noirs et roux qui portent la mouture,
Là-bas, vers la rivière où jase un blanc moulin.

Et le bon forgeron, vivement, sans relâche,
Frappe à coups de marteau le fer comme un Vulcain
Qui semble ne devoir jamais finir sa tâche !

LA PAYSANNE

Non loin de ces massifs baignés par un ruisesau,
Sous ce bas toît rustique où grimpe une liane,
Voyez-vous cette femme au chevet d'un berceau ?
Or c'est, du Canada, la fière paysanne.

Elle file en chantant au bruit du vieux rouet,
Par l'aïeule laissé comme un très cher relique.
Sa voix monte dans l'air en un refrain discret,
Fidèle au doux parler de sa langue héroïque.

Le reflet de ses yeux révèle sa candeur,
Bonne autant que jolie, allègre et ricaneuse,
Elle sème partout la joie et le bonheur,
Soulage l'indigent, rend l'existence heureuse.

La première debout dès l'aurore en chemin,
Ame noble et vaillante, elle travaille et prie,
Soumise à son devoir, les bras forts, le cœur plein ;
Du pays le trésor, du peuple l'énergie.

Tout reluit au foyer, tout vante son labeur !
Cette pièce d'étoffe, œuvre de bien des veilles ;
Et jusqu'à ce jardin à l'aspect enchanteur ;
Elle a l'amour de tous comme de ses abeilles.

Devant la blanche ferme où s'entassent les foins,
Poules, pigeons, canards s'empressent à sa vue,
Car les dons généreux qui tombent de ses mains,
En font la favorite et toujours bienvenue.

Et quand l'ombre du soir voile les alentours,
Elle traie en silence, une à une les vaches,
Durant que des bambins avec mille détours,
Tirent leur poil luisant aux teintes de pistaches.

Comme il est simple, utile et grave son destin !
Modeste enfant des champs, honneur, grandeur, hom-
A ton sort est lié le sort du genre humain, [mage !
Oui, vas, féconde et peine, auguste est ton ouvrage !

MOULIN ANTIQUE

SONNET

C'est un très vieux moulin connu dès mon enfance,
Qui dérobe aux regards son toît triste et penchant ;
A l'aube de retour nul ne vient en silence,
Sous le feuillage vert, l'éveiller de son chant.

Seul, sur l'onde profonde et secrète, en cadence
Un rameur bat le flot et s'arrête en passant :
Il le contemple, un pleur brille avec persistance
Au bord de sa paupière ainsi qu'un diamant.

C'est son domaine à lui, qu'il revient au passage,
Visiter comme après un long pèlerinage,
Le cœur plein du regret de son exil lointain.

Et, tel au temps jadis, parmi les neiges blanches
Des farines, il voit, poudré comme aux dimanches,
Tout un monde passer au fond du vieux moulin.

———

POISSON D'AVRIL

Je ne sais dans quel lac tu frétillas longtemps,
Qui t'envoya soudain augmenter ma friture,
Tendre petit poisson de la bonne nature,
Avec ton bec oval et tes beaux yeux charmants.

Notre rive sereine, ici n'a rien de bon !
Pourquoi donc y viens-tu pendant que le carême
Nous semble long d'un siècle, interminable même ?
Serait-ce pour narguer notre pauvre raison ?...

Écoute mon discours, et loin, vers d'autres bords
Plus cléments à la vie, éloigne-toi, sois sage...
Oui, va, cache ton nom et cache ton visage ;
Ils pourraient bien un jour se livrer aux hasards.

Je ne veux rien savoir, car tu me plais ainsi,
Concevant l'idéal à qui tout bas je rêve.
Va, cher petit poisson, nage, nage sans trêve,
L'illusion est courte et fait place à l'ennui.

Voyageur trop discret, surtout fort étranger,
Je désire pourtant prolonger ta venue,
Mais, je n'ai rien qui vaille, et, ma lèvre décue
Ne saurait que t'offrir son parfum, son baiser.

Prends-le tout sans remords, oh ! prends-le sans regret !
Porte-lui pour qu'il meure où mourut ma folie,
Car dans la paix du soir ma morne rêverie
N'aura pour tout linceul que son triste secret.

———

CHEZ-NOUS !

Le village, chez-nous, en proie au moindre vent,
Tel un nid de pinson caché sur quelque cîme,
Se mire sur le fleuve où de loin le couchant
Semble aux rudes marins s'enfoncer dans l'abîme.

Parmi les sapins verts déchirant l'horizon,
Le clocher d'une église élève sa croix noire ;
La voix du grave airain dit parfois sa chanson ;
Des oiseaux font leurs nids dans la proche clairière.

Et le ciel blanchissant au matin revenu,
Voit l'aurore envahir tout doucement la terre,
Cependant que plongeant ses feux dans l'inconnu,
Le soleil à son tour nous guide et nous éclaire.

Puis vient l'heure nouvelle où les toits éveillés,
Lancent dans l'air brumeux leur gamme coutumière
Dont l'écho vagabond en l'épaisseur des blés
Monte vers le Très-Haut comme un bruit de prière.

C'est aussi le moment marqué pour les travaux,
Car par les champs, les prés, de jeunes paysannes
Vont glanant les épis oubliés des rateaux,
Et que ne semblent pas respecter les profanes.

Avec au bras l'anneau de son triste labeur,
Chacun suit le sentier où mène l'espérance,
Heureux de son destin qui peut-être meilleur,
Apportera demain un peu moins de souffrance.

Voyant le ciel rêver et leurs enfants grandir,
Tout le monde se plaît dans notre humble village,
Ayant au cœur chacun l'amour du souvenir
Par les aïeux laissé comme un juste héritage.

Désirant rien de plus, ne voulant rien de mieux,
Cher petit coin de sol témoin de mon enfance,
Que mon dernier regard soit pour toi quand mes yeux
Se fermeront en paix dans l'éternelle absence !

MIDI ROUGE

Midi chante rêveur, au clocher du village.
Dans l'air pur d'un ciel bleu le soleil éclatant
Verse ses chauds rayons sur le bord du rivage
Ombragé d'ormes verts pleins de bourdonnement.

Dans leur gloire les champs noyés par le silence,
Exhalent un parfum de fraîche fauchaison,
Dans les glanes parfois un rossignol s'avance,
Et regagne aussitôt son nid dans le vallon.

Sous un cèdre touffu, visité du tonnerre,
Des campagnards, la tête appuyée avec soin
Sur leurs bras repliés, font leur sieste légère,
Au chant gai du pinson survolant le ravin.

Près des saules ornés de leur jeune branchage,
Les chevaux au repos le long du long chemin,
Paissent, tranquillement, appeurant dans l'herbage;
Les grillons dont la voix monte dans le lointain.

La route à nos regards est blanche de poussière.
Aux abords d'un ruisseau que traverse un vieux pont.
Un mendiant penché sur l'eau se désaltère,
La souffrance dans l'âme et la sueur au front.

Sous un immense pin que nul vent ne caresse,
Des poules cacassant, becquettent le bon grain
Tombé des lourds chariots. La ferme avec ivresse,
Semble sous la chaleur, dormir en son écrin.

Un calme pénétrant environne mon âme ;
C'est l'heure rouge où plus rien ne se meut dans l'air ;
L'astre brillant du jour répand partout la flamme
De ses glaives dorés irradiant la mer.

Et je vais solitaire, où la raison m'appelle,
Ignorant si demain ce même soleil d'or,
Par un décret divin, à sa course fidèle,
Éblouira mes yeux de son nouvel essor !

LE VIEIL ORME

Au détour de la route où la chaumière assise,
Ouvre grande sa porte à tous les indigents,
Un vieil orme dans l'air tel un clocher d'église,
Se dresse les bras pleins de nids blonds et de chants.

Son ombre sur le sol dès l'aube revenue,
En tournant marque l'heure au désir du soleil,
Et voile le ruisseau dans la vague étendue,
Déroulant ses anneaux à un serpent pareil.

Comme un phare géant sur le bord d'un rivage,
Il aperçoit de loin, le premier, au retour,
L'exilé revenant après un long voyage
Prier sur ces tombeaux où veille son amour.

Répandant son parfum d'un geste autoritaire,
Il regarde à ses pieds défiler les troupeaux ;
Il résiste à l'orage et brave le tonnerre.
C'est le refuge aimé d'innombrables oiseaux.

Son épais rideau vert grimant le paysage,
Comme sur le théâtre, un féerique décor,
Nous fait plus tendre à voir le paisible village
Où le blé dans les champs semble une nappe d'or.

Combien de paysans à l'ombre de son faîte,
Y sont venus chercher un instant de repos !...
Ah ! combien de bambins aux jours heureux de fête,
En firent le témoin de leurs charmants propos !...

Comme les bonnes gens, très courte est son histoire !
D'une prairie en friche arraché sans regret,
Il fut alors planté — je le tiens de grand'mère —
Par mon fier bisaïeul, tout près de ce bosquet.

Or, quand l'automne roux, vêtu de ses fourrures,
Passe en sifflant sa haîne aux échos de nos bords,
L'arbre, le cœur meurtri par maintes engelures,
Éraigne son feuillage à tous les noirs hasards.

Il en jette en silence aux seuils des fermes blanches,
Dans les jardins déserts, sur le pâle gazon ;
Et quand plus une feuille enguirlande les branches,
Sa tête chauve au vent annonce l'abandon.

Quand l'ouragan l'aura couché dans la poussière,
Sur lui s'acharnera le rude bûcheron ;
Son bois mort servira de nouveau sur la terre,
Il sera rouet, ber, huche, table, aiguillon.

Et quand las de marcher vainement dans la vie,
Le cadran de mes jours cessera mes tourments ;
Quand sur le monde ingrat et la foule ennemie
Se fermeront mes yeux à leurs plaisirs absents ;

Quatre planches seront ma fidèle demeure,
Et ce qui reste, hélas ! de tous ces souvenirs
Que le vieil orme évoque à cette heure meilleure,
Où sonne le glas frêle et lent des repentirs !

BÉNÉDICITÉ

SONNET

La voix lourde du bronze au clocher de l'église,
Lance vers le ciel bleu ses sonores accents ;
Dans son rude chariot, les cheveux à la brise,
Le moissonneur revient à cette heure des champs.

Sous le toit paternel, la famille soumise,
A table s'est rangée, et les petits enfants,
A l'exemple de tous, d'une main indécise,
Signent leur front penché vers les mets odorants.

Le père, solennel, pieusement commence
Cet hymne de la Vierge où chacun en silence
Répond dévotement le cœur plein de ferveur.

Et le chant de la cloche emporte sur son aile,
Comme un écho des bois palpitant et moqueur,
Des humbles paysans la prière fidèle !

———

LE SOUVENIR

Ce n'est pas au moment accompli de son rêve
Que le cœur est heureux, l'âme pleine d'ardeur ;
Hélas ! à nous tromper les yeux voudraient sans trêve,
Mais en gardent pour eux tristement la douleur.

Un refrain préludé voile souvent des larmes ;
Un billet effacé par la fuite du temps ;
Une gerbe de fleurs, une bague à ses armes
Redisent de l'aimé les amoureux vingt ans.

La vie est trop en deuil de la joie envolée,
Elle sanglotte trop sous le poids du regret,
Pour que d'un coup discret de son aile lassée,
Elle jette au malheur quelque puissant décret.

Et voilà le pourquoi moqueur de tant de peines !
Souvent je me demande à quand la guérison,
A quand le doux réveil qui brisera nos chaînes
Vers qui notre regard s'abaisse avec raison.

Et c'est trop tard, hélas ! que l'on voit sans partage,
L'esquisse du passé s'éclairer, s'agrandir
Sous le pinceau tremblant d'un artiste volage,
Et signant tout cela d'un trait : Le Souvenir !

— ——

TRIOLET

Je t'aime, ô mon pays, oui, je t'aime et t'honore !
Ta race est immortelle et ta gloire est d'airain,
Tes enfants les héros du peuple canadien.
Je t'aime, ô mon pays, oui, je t'aime et t'honore !
Avec tes deux vertus, amour et charité,
Ton nom est le flambeau de notre liberté.
Je t'aime, ô mon pays, oui, je t'aime et t'honore !
Ta race est immortelle et ta gloire est d'airain !

PAYSANNERIE

La campagne au matin frileusement s'éveille,
Ruisselante des pleurs embaumés de la nuit.
Le jour monte sous bois, et l'oiseau qui sommeille,
Tout à coup prend son vol, car le soleil a lui.

Sur le seuil vermoulu de la pauvre chaumière,
Le vent vient agiter le lierre grimpant,
Et recourber en arc sa chevelure claire
Qui du portique ancien est le seul ornement.

C'est l'heure du travail. Au loin, la plaine immense
Se peuple, car on voit les moissonneurs aux champs,
Aiguiser à grand coups leur faulx dans le silence,
Bras nus, les yeux rêveurs, à leur sort confiants.

Le vieux moulin à scie au bord de la rivière,
Dont les murs délabrés dénotent l'abandon,
Ne redit plus, hélas ! dans sa triste misère,
Que le cri-cri plaintif et triste du grillon.

Sous un sapin touffu répandant son ombrage,
Pour prendre du repos, un vieux paysan dort.
Le labeur sur sa joue a creusé son sillage,
Heureux, l'âme sereine, il ne craint pas la mort.

Au milieu des vergers, un mannequin sans tête,
Balance au vent, ses bras où pendent les lambeaux
D'un vieil habit trop mûr ; dans les lilas en fête
Et les buissons épars, gazouillent les oiseaux.

Près des sureaux en fleurs parfumant les collines,
Des vaches en l'herbage aux bords d'un ruisselet,
Beuglent, levant le mufle, agitent leurs clarines
Et s'enfoncent soudain au fond de la forêt.

Pendant que déployant ses ailes sur le monde,
L'ombre où se mêle encore un reste de rumeur,
Semble élever à Dieu dans sa bonté profonde,
Avec le jour mourant le chant du Moissonneur !

- - - -

SÉRÉNITÉ

Enfants aux yeux d'azur, vous qui ne savez pas
La douleur du remords et celle de l'envie,
Allez, jouez encore et toujours soyez las
De bonheur, de chansons et de joie infinie.

Faibles, comme la rose élevant vers les cieux
Son calice rempli de senteurs enivrantes,
Ne pressez pas le Temps de blanchir vos cheveux,
Car vous êtes l'aurore aux promesses grisantes.

Laissez venir les ans qui ne s'effaceront !
Fuyez la foule impure où se corrompt la vie !
Et ne forcez jamais votre trop jeune front,
A chercher des plaisirs la secrète infamie.

Ne vous éloignez pas un seul jour du berceau
Qui, tremblant, vous reçut des bras de votre mère,
Ni de l'humble chaumière ou du riche château,
Témoin de votre enfance et d'un bonheur sincère.

Allez, jouez, enfants : votre âge est de celui
Que cherche avec amour la pudique innocence ;
Allez, courez, jouez, car bientôt de l'ennui,
Hélas ! vous connaîtrez l'éternelle souffrance !

———

NIDS ÉTEINTS

Les nids blonds suspendus aux branchettes des chênes,
Ont des concerts joyeux où se cache l'amour,
Et plus d'un doux accent pour chanter le retour
Des renouveaux berceurs dans les forêts prochaines.

Mais à l'automne roux, les nids abandonnés
Pleurent lugubrement dans leur triste silence.
Pourquoi ?. . . C'est que partout, Dieu veut que la souf-
Étreigne sous sa loi ses dons les plus sacrés ! [france

L'ORAGE

——

A nos regards, le ciel est gris, le vent s'apaise,
Il pleut... Les bois touffus étincellent de pleurs.
Dans l'air montent du sol où l'orage s'affaise,
En nuages errants de multiples vapeurs.

La bourbe glisse et trouble en passant la fontaine :
Tout l'horizon n'est plus qu'un immense rideau
Trop lourd, où le parfum de la forêt prochaine,
S'abîme et disparaît aux caresses de l'eau.

La lumière en tout lieu devient ombreuse et fine ;
Pressant, le laboureur vers la grange conduit
Son grand troupeau beuglant venu de la colline ;
Il n'est plus jour aux prés et ce n'est pas la nuit.

Les fruits verts des vergers que fait mûrir la pluie
Sentent s'ouvrir leur chair desséchée au soleil.
Dans les champs, par la plaine, au jardin c'est la vie
Qui renaît comme après un paisible sommeil.

Les cailloux des sentiers, mis à nu par l'orage,
Se dessinent nombreux ; le ruisseau débordant,
Sur son lit de glaïeuls se lamente et fait rage,
Et traîne vers la mer un sable tout fumant.

Dans les arbres branlant leurs fronts chargés d'om-
Un éclair a surgi, la foudre éclate, un pin [brage,
Déchiré par le flanc s'écroule, et son feuillage
Jonche de ses débris les abords du chemin.

Le bourg semble dormir, les chaumières sont closes.
Au foyer, près du feu, des enfants pleins les bras,
Le bon paysan rêve aux caprices des choses,
Dont Dieu conduit si bien les destins ici-bas.

Aux fenêtres l'averse à cette heure ruisselle,
Tinte des sons dolents comme un trop frêle glas :
Oh ! que la pluie est triste à son rôle fidèle,
Dans sa chute voilant jusqu'au bruit de nos pas !

AUX CULTIVATEURS

A ceux qui vous diront par de belles promesses,
Des villes la splendeur, à leurs chants soyez sourds :
Ce mirage est souvent fait de fausses richesses ;
Paysans, mes amis, méprisez-le toujours !

La cité pour les siens se dit enchanteresse
Et promet sans compter mais ne donne jamais,
Éveillant dans la vie une douleur sans cesse
Croissante, comme un songe envahi de regrets.

Sous son luxe qui ment, la souffrance se cache,
Des enfants sans souliers vont mendiant leur pain,
Seul, l'espoir d'un beau jour au monde les rattache,
Car Dieu veille surtout sur le pauvre orphelin.

Or, voilà l'existence au sein des métropoles,
Tandis que vous allez, heureux, chaque matin,
Dans les prés, dans les champs, du blé jusqu'aux épaules,
Voyant fumer dans l'air la chaumière au lointain.

Aimez, cultivateurs, votre charmant village,
Aimez vos bois ombreux, aimez votre foyer ;
L'honnêteté rustique est la mère du sage,
C'est elle qui fait doux votre rude métier.

Aimez vos coteaux verts, aimez vos prés immenses,
Et du bien paternel ne désertez jamais,
Car l'exil est conçu de vaines espérances,
Le pain de l'étranger, hélas ! est bien mauvais !

De grâce aimez-le bien ce petit coin de terre,
Qui vous regarda naître et vous verra mourir,
Car, c'est lui le facteur d'une invisible gloire,
C'est par lui que vos fils comptent dans l'avenir.

Puis, dans la paix du soir que chaque nuit ramène,
En ces temps trop certains d'où vous fuirez nos lieux,
Chacun fera sa part, ayant chacun la sienne,
Et votre souvenir sera béni par eux.

MOISSONS

Plus de zéphir courant comme une aile docile
Sur le clavier jauni des champs d'orge et de blé ;
Et dans l'ombre où s'éteint le bruit d'une faucille,
Plus de voix dont l'accent vers Dieu s'est élevé.

Les épis sont couchés sur la glèbe frileuse ;
L'oiseau dans la forêt prélude sa chanson,
Dont l'essor éperdu, sous la voûte amoureuse,
Trouble et mon âme en fête et le vaste horizon.

Malgré les froids aigus de la nature hostile,
Ils ont gardé le fruit débordant de leur cœur,
Et songent, maintenant, dans la plaine fertile
Au silence prochain du village rêveur.

Les sentiers, les coteaux et les vallons immenses
En concerts fraternels, tout est mystérieux ;
Tous annoncent la nuit aux furtives cadences,
Enveloppant soudain et le sol et les cieux.

Aux reflets de la lune étalant à la vue,
Comme une nappe d'or l'abondante moisson,
Je vais, pauvre poète, et ma croyance émue
Cherche à ses maux cachés une humble guérison.

O terre des aïeux, terre cent fois bénie,
Lorsque la mort viendra me saisir en chemin,
Laissant sans suite, hélas ! ma douce rêverie,
Ouvre-moi grands les bras et très large ton sein !

LE MENDIANT

SONNET

Mal vêtu, cheveux longs, le mendiant chemine.
Harassé de fatigue, il monte lentement
Du blanc village assis au flanc de la colline,
De son bâton ferré comme un appui s'aidant.

L'œil rêveur, le front moite, il va vers sa chaumine,
Et voici que, bientôt, lugubre comme un chant
Funèbre, un râle aigu, de sa pauvre poitrine,
S'élève en un sanglot emporté par le vent.

Sa mince silhouette éveille en l'âme émue,
La misère au foyer dans l'ombre revenue,
D'une facile proie en saisir le retour.

Universitas CANADIANA

C'est pourquoi si la mort se décide à te prendre,
O pâle Juif-Errrant, donne-lui ton amour,
Dieu juste sait combien ta souffrance fut grande !

LE SOIR À LA CAMPAGNE

Un calme pénétrant règne dans l'air serein.
Au nord lointain du ciel la grive se promène,
Et l'on entend le bruit que fait dans le ravin
Le clair petit ruisseau de la forêt prochaine.

L'horizon s'obscurcit, l'oiseau cesse son chant ;
Un voile gris cendré s'étend sur la nature,
Et jette avec amour, un charme caressant
Sur les bois et les monts parés de leur verdure.

C'est l'heure coutumière où le travail fini,
Des champs, le moissonneur dans sa rude charrette,
Revient l'âme joyeuse et le cœur attendri,
Lorsque l'onde s'endort, paresseuse et discrète.

Devant la blanche ferme où les bœufs au repos,
Trempent dans l'eau leur mufle en agitant la queue,
Un coq gris de plumage, éveillant les échos,
Lance son dernier chant à travers l'ombre bleue.

De robustes enfants s'amusent dans la cour,
Du toît, s'échappe lente, une blanche fumée,
Cependant que sur nous, fidèle à son retour,
Descend l'âme du soir à l'heure accoutumée.

Une morne tristesse alors saisit le cœur,
Car, la campagne, hélas ! me semble abandonnée,
Tellement la paix règne empreinte de douceur,
Sur cette foule aux champs tout à l'heure agitée.

Parfois, une hirondelle, ayant fait de foin sec,
Son nid au soliveau d'une vieille toiture,
Revient à tire d'aile, emportant dans son bec
Pour ses tendres petits un peu de nourriture.

Soudain, comme des yeux rouges et fulgurants,
Des lumières dans l'ombre à travers les fenêtres,
Filtrent leurs rayons d'or, témoignant aux passants
Des plaisirs du foyer, de la bonté des maîtres.

Heureux de leur destin à nul autre pareil,
Où sont nés les aïeux, où moururent leurs pères,
Ils peinent bravement sous les feux du soleil,
Au centuple payés par le fruit de leurs terres.

Ainsi, passe la vie au sein vaste des champs !
Que votre sort est doux à ma douleur profonde !
Aimez votre métier, aimez-le, paysans,
Vous êtes par lui seul le vrai soutien du monde !

———

LES LUCIOLES

Comme des feux-follets, les nuits chaudes d'été,
Dansent parmi les croix au fond des cimetières,
Les lucioles vont, reflet d'or agité,
Semant dans les blés mûrs leurs furtives lumières.

A les voir sous le ciel quand l'orage est prochain,
Il semble que ce sont des astres minuscules,
Contrits d'avoir quitté leur magnifique écrin ;
Des émigrants nouveaux parents des libellules.

Le passant qui chemine en longeant la moisson,
Songe parfois, le soir, aux contes de grand'mère,
Quand toutes ces clartés dont s'orne le vallon
Emeuvent un instant sa fidèle mémoire.

Or par les clairs de lune où pleurent les grands pins,
Elles dorment dans l'herbe à l'abri des javelles,
Sur la mousse odorante et les coteaux lointains,
Jalouses, l'on dirait, des multiples étoiles.

Au champ clos du trépas, sur les tertres jaunis,
Etes-vous des défunts un reste solitaire
Que la fuite des ans oublia sans mépris
Dans la nuit du tombeau pleine de son mystère ?.....

Oh ! que je me souviens, lucioles des prés,
D'avoir été cruel pour vous dans mon enfance !
Qu'importe, allez, courez sur la moisson des blés,
Sur vous comme sur moi veille la Providence !

RÊVERIE

O soir rêveur, soir de caresses,
Reposant sous les peupliers !
Rives aux vagues charmeresses
Pleines de bruissements légers !

Que de fois ma voix enfantine
Jette à l'écho son cri d'amour,
Quand, vers l'horizon qui s'incline,
Tu fuis voyant naître le jour.

Là-bas, l'azur d'émoi se grise ;
Phébée argente l'horizon,
Dont le clair reflet s'éternise
Sur le gai ruisseau du vallon.

La chaumière au toit solitaire,
Dont l'âtre alors dit le chagrin,
Semble du fond de sa misère,
Attendre le retour de quelqu'un.

La nature pleure en silence ;
Bientôt, hélas ! tout va sombrer
Dans le gouffre béant, immense,
Des jours fuyant vers l'étranger.

Mais au premier chant de la brise,
Une voile au loin sur l'étang,
Plus blanche et nette se précise,
Comme sur la neige du sang.

Froissant les algues parfumées,
La barque fuit plaintivement,
Avec dans ses cordes mouillées
Les lugubres sanglots du vent.

Et doucement la nuit s'achève !
Un soleil d'or lance ses feux,
Regardant s'envoler mon rêve,
Triste et las comme un miséreux !

PRIÈRE

SONNET

Le jour n'est plus. Le soir tombe dans la vallée.
Des champs, les moissonneurs reviennent en chantant
Quelque joyeux refrain. Le vent, sous la ramée,
Berce des nids d'oiseaux avec un bruit charmant.

Dans la maison paisible, au repas attablée
La famille devise et chacun s'amusant,
Raconte ce qu'il fit le long de la journée,
Et si l'avoine est belle et si l'orge est pesant.

Soudain, aux plus petits, la mère faisant signe,
A genoux se recueille, humble, très grave et digne,
Regardant suspendue au mur la croix de bois.

La prière commence ainsi qu'un lent murmure
D'abeilles en essaim sous la proche ramure,
Et sur la maison passe un doux frisson parfois.

———

SEPTEMBRE

SONNET

Septembre, c'est de l'or dans le clair demi-jour.
C'est le calme espéré des choses de la vie.
Le mois tendre où le soir sous son voile d'amour
Étreint l'âme et l'emporte en sa course infinie.

Bientôt, sur le chemin, l'écolier à son tour,
Ira livres au dos, vers la maison bénie,
Qui, depuis bien longtemps songe au prochain retour
Des êtres familiers dont elle est l'humble amie.

Septembre, c'est la feuille aux bords des lacs brumeux,
Tombée avec regret des grands arbres frileux,
Telle un oiseau perdu dans les vents et l'orage.

C'est le profond abîme où sombre la beauté
Des champs, par le soleil délaissés au passage ;
Septembre, c'est aussi la tombe de l'été !

NOSTALGIE

Je t'aime, ô mon pays, quoique je suis si loin,
Si loin que tu paraîs aux fictions du songe,
Comme un ami perdu sous le poids d'un chagrin
Et dont l'adieu touchant dans mon cœur se prolonge.

Je rêve près de l'âtre où parfois je m'endors,
Et c'est toi que je vois dans l'ombre qui s'avance.
Oui, ce sont tes clochers chantant dans leurs essors,
Le cantique béni de la bonne souffrance.

Ce sont les hauts bois-francs, les prés verts, les sentiers,
La petite rivière aux cascades rieuses,
Et le bon vieux moulin plein des chants coutumiers
Du maître tout couvert de farines poudreuses.

Dans les brumes s'efface un toît bas de manoir
Rongé par le cancer des sombres destinées ;
Ici, la grange penche au moindre vent du soir
Un mur que démolit la fuite des années.

La modeste maison qui me vit tout enfant,
De mes pas essayer la marche chancellante,
N'est plus — sinistre affront — qu'un débris vacillant,
Où par les ais disjoints l'orage se lamente.

Les champs et les jardins m'apportent leurs senteurs,
Et rigides, je vois des cerisiers les branches
Retenir tendrement sous leurs manteaux en fleurs
Les larmes de la nuit comme des perles blanches.

Les vallons repeuplés de refrains et de nids,
Avec aux flancs pendus des troupeaux en l'herbage,
Mettent leurs tons voyants dans l'air chaud des midis,
Donnant à mon hameau cet air de paysage.

Oh ! que de fois, hélas ! à travers mon sommeil,
Tel un spectre, j'ai vu la mort autoritaire
Me désigner, d'un geste au reproche pareil,
Le sol où tant des miens dorment au cimetière.

Je souffre mon exil et je gémis en vain !
Souvent j'implore Dieu de remettre à la terre
Cet être que je suis et pour qui tout chemin
Semble propre à conduire à l'affreuse misère.

L'exil !... Ah ! quel bourreau me poursuivant toujours,
De honte au front marqué, sans respect et sans âme
Quel mot évocateur de bien malheureux jours !
Que de deuils, de douleurs en ont filé la trame !

Ainsi passe la vie en ces pays lointains
Où Dieu semble régner qu'après les lois humaines.
De quelle épreuve, hélas ! punit-Il leurs larcins ?...
Combien justes, enfin, mais lourdes sont ses chaînes !

Et si bientôt je meurs étranger en ces lieux,
Rapportez mon cercueil vers cette rive amie,
Où le cœur doit revivre à côté des aïeux,
Sous leurs tertres jonchés des fleurs de la patrie.

BRISE TENDRE

SONNET

Quand la brise qui passe aux cheveux des javelles
Parfume son haleine et grise l'horizon ;
Lorsque sur l'eau du lac se mirent les étoiles,
Et que dans l'âtre éteint chante le noir grillon ;

Quand le soir sur la terre a déployé ses voiles,
Troublant l'âme du gueux qui longe la moisson ;
Lorsque les feux-follets sur les tombes nouvelles,
A travers les cyprès dansent leur cotillon ;

Il fait bon contempler de la pauvre mansarde,
Sous l'œil faux et hagard de la lune blafarde,
Un coin béni du ciel plein de recueillement.

Alors, dans la tempête où sombrent les années,
Avec sous le regard un peu du firmament,
Moins pesant me paraît le poids des destinées.

PLUS TARD

Quand je ne serai plus qu'un vieillard aux pas lents,
Oui, je viendrai dormir parmi ces chrysanthèmes ;
Dans cet enclos restreint qui depuis bien longtemps,
Recèle de mes morts les poussières suprêmes.

Mais je veux que ce soit dans un coin ignoré,
Tout au fond, à l'écart, afin de mieux entendre
Et la brise du soir et le flot agité
Du fleuve dans quelque mystérieux méandre.

Nul refrain, nulle voix, aucun pas de passant
Viendront troubler l'écho de ma sombre demeure,
Car sur l'homme au tombeau, soit-il riche ou mendiant,
C'est pour être aperçu qu'on s'arrête et qu'on pleure !

D'une humble croix de bois indiquez mon cercueil
Et placez-y mes os à côté de ma lyre
Dont le chant monotone, à quelque adieu pareil,
Redira la douleur de ma muse en délire.

Je ne veux pas de fleurs aux parfums capiteux.
Gardez pour les vivants cette offrande banale,
Et laissez pousser haut sur mon tertre de gueux,
La bruyère et le thym de la terre natale.

Combien n'ont pas, hélas ! la touchante faveur
De reposer en paix où j'irai, paysan !. . .
Oui, combien de marins traqués par le malheur,
N'ont pour lit de repos que le triste Océan !

J'aurai pour visiteurs, le grillon, les oiseaux,
Et mille feux-follets dansant à l'aventure.
A l'automne, j'aurai pour les jours hyémaux,
Les feuilles des grands bois, au printemps, la verdure.

Oui, quand je serai vieux, que j'aurai bien souffert,
Quand j'aurai vu passer sur moi l'horrible trombe
Délivrant l'âme de ce terrestre désert,
Dans un creux de six pieds venez mettre ma tombe

LES OISILLONS

Ils sont muets, les oisillons ;
Leurs nids jonchent la glèbe aride ;
Sur les coteaux plus de moutons ;
La fontaine est maintenant vide.

Ils sont muets, les oisillons ;
Le vent passe sur la prairie
Et forme de froids torbillons
Dont je me sens l'âme engourdie.

Ils sont muets, les oisillons ;
Comme nous sentent la souffrance
Des jours, où, sans bruit nous allons
Vers le trépas, sans espérance'

Ils sont muets, les oisillons ;
La terre n'est plus qu'une tombe.
Où se sont cachés les grillons,
Morts avec l'été qui succombe.

Ils sont muets, les oisillons ;
Les pins vers nous ployent la tête ;
Adieu, les fleurs et les boutons ;
Au loin s'élève la tempête !

Ils sont muets, les oisillons ;
La tige au portique enlacée,
Regrette les gais papillons
Couchés sur la terre givrée.

Ils sont muets, les oisillons ;
Semant en mon cœur du délire,
J'écoute si leurs ailerons
Feront pleurer ma triste lyre.

Ils sont muets, les oisillons ;
Sans allégresse est ma demeure ;
Déserts sont les grands horizons ;
C'est leur silence que je pleure !

———

AUTOMNE

O les tristes refrains que nous chante l'automne !
O le funèbre orchestre ayant le vent pour chef !
Saison des givres froids, du rêve monotone,
Chocs des flots en courroux sous une sombre nef !

O toute la lourdeur des premiers crépuscules
Endeuillant les grands pins de leur silence émus !
Et sur le sol, comme de pauvres libellules,
Les feuilles mortes qui ne reverdiront plus !

Sous le voile brumeux des brises nonchalantes,
Voici tomber les nids au fond creux des buissons.
Pauvres nids dont l'adieu traîne en notes mourantes,
Comme un écho plaintif au bord des horizons.

L'âme du paysage, errant à l'aventure,
Cherche dans sa douleur où se gîter sans bruit,
Car nul printemps d'amour, nulle voix, nul murmure
Ne renaîtront pour elle au sein de cette nuit.

Tout comme le grillon, la glane dans l'ornière
N'a, pour se préserver du frimas et du gel,
Qu'un peu de sable fin par un pas de bergère
En sa marche creusé d'un geste accidentel.

Automne !... Tout se meurt ! La brise inassouvie
Déchire sans regrets l'aile du papillon,
Et la langueur de ceux qui connaissent la vie
Se mélange au chagrin de leur propre abandon.

Automne !... Pleurs amers !... N'éveillons pas la bête !
Dormez, branchages nus, pareils à de longs mâts,
Bercés sur l'océan, dans l'affreuse tempête !
Dormez, bons trépassés, loin des peuples ingrats.

Dormez, vallons, et toi, vieillard faible et débile,
Porte ton humble offrande au cimetière ancien.
Ce n'est plus l'autrefois et ton corps inhabile
Ne verra plus peut-être un autre lendemain.

Demain !... Quel mot ! Hélas ! cet amas de feuillage
Recouvrira tes os voués au noir oubli,
Car, devant Dieu puissant, tout siècle est du même âge :
Dans sa morne torpeur mon cœur en a frémi.

Demain !... c'est l'avenir, l'avenir qu'on ignore,
Fait de larmes, de deuils, peu souvent de bonheur.
Homme, rappelle-t-en, s'il en est temps encore,
Avant de succomber sous l'amère douleur.

Adieu !... Là-bas la cloche entonne sa prière.
La lune qui décroît au lointain firmament,
Sur la vague attentive épanche sa lumière,
Et l'automne qui passe a l'air d'un mendiant.

VIEILLESSE

SONNET

J'ai vécu... Mes cheveux blanchis par la vieillesse
Se collent à mon front où se comptent les ans
Que chaque ride annonce avec plus de tristesse,
Sous le souffle glacé des souvenirs mourants.

Hélas ! il faut qu'un jour toute coupe d'ivresse,
Dans la main du destin trouve de noirs instants
Qui fassent ses plaisirs se répandre sans cesse
En chagrins, en douleurs, en remords triomphants.

O vie insatiable, humiliant mon âme,
A quoi songes-tu donc, quand, triste je me pâme
A chanter du bonheur la fausse illusion ?...

Me regardant mourir, tu ne conçois pas même,
Devant l'affreux tombeau que malgré tout je t'aime,
Oh ! viens, oui, la mort, viens, c'est toi la guérison !

LA LIBELLULE

La folle libellule aux ailes transparentes,
Naît parmi les blés mûrs, les midis chauds d'été,
Et voltige sans cesse aux bords fleuris des sentes,
Faisant un bruit plaintif de feuillage agité.

Effleurant chaque rose, elle semble l'image
Du bonheur fugitif qui n'est pas d'ici-bas,
On croit le posséder tout entier, sans partage,
Et voilà qu'il s'envole ainsi qu'un son de glas.

Or, quand le triste automne, effeuillant les bocages,
Tisse le froid linceul du dernier papillon,
Elle regarde fuir vers de plus doux rivages,
Tel un pauvre émigrant, le rapide oisillon.

Et comme son voisin, dans la nuit du silence,
Repose pour toujours sous le vaste horizon,
Elle dort à jamais, regrettant son absence,
Dans le même tombeau fait du même sillon.

EFFEUILLAISON

Au fond clair du jardin où complotent les vents,
J'écoute, tout pensif, les oiseaux du bocage
Gazouiller leurs adieux tristes et décevants,
Par la brise emportés vers un autre rivage.

Les horizons meurtris ont de vagues couleurs,
Et les ruisseaux plaintifs des spasmes d'agonie.
Est-ce donc que le ciel lui-même a ses douleurs ?...
L'été, quelques regrets d'abandonner la vie ?...

La campagne au lointain semble un nid délaissé.
Parfois un paysan derrière sa charrue,
Ouvre au flanc le sillon par le froid tourmenté ;
L'automne est parmi nous, mon âme en est émue.

Tachant les haillons noirs de la voûte des cieux,
Le rouge cormier saigne à cette heure où la terre
Élève à l'Éternel, ainsi qu'un chant pieux,
Les sanglots de nos cœurs où perce la misère.

Les arbres dépouillés, à travers les autans,
Dressent leur front penché d'un geste solennel,
Dédaignant de songer, comme de vrais Titans,
A leurs feuillages morts dans la bise et le gel.

Suivant le fil de l'eau, les feuilles vont sans bruit,
S'enfonçant aux remous, se déchirant aux roches ;
Et d'autres par les champs, et d'autres dans la nuit,
S'envolent sans retour comme des sons de cloches.

Hélas ! le temps s'enfuit et va s'évanouir !
Le soir pique son deuil aux sommets des collines,
Poétisant dans l'ombre un dernier souvenir
Dont je sens en mon cœur pénétrer les racines.

Feuilles, rêves, nids morts, symboles de nos jours
De ténèbres, d'exil formés dans l'invisible,
Je vous vois réunis et voudrais pour toujours,
Faire route avec vous vers l'au delà paisible.

LE GLAS

D'un nuage entr'ouvert le soir est descendu.
Autour de la maison le calme et le silence
Ont déployé leur voile et dans mon cœur ému
Jettent un peu de regret, de remords, de souffrance.
Au village lointain la vieille cloche sonne
Le glas, le glas des morts, cruel comme le fer,
Et ce son de l'airain en nous-même raisonne
Avec un cri d'effroi pareil au vent d'hiver !
Aux ronces du chemin s'égraine cet accent,
Et de par les champs clos au fond du cimetière,
Le vent qui le redit sur nous laisse en passant
Tomber le doux accent d'une courte prière.

Au village lointain, la vieille cloche sonne,
La neige dans la nuit en encens tourbillonne.

PREMIER FRIMAS

L'hiver jaloux est sorti de sa tombe
Son léger linceul blanchit le vallon ;
Jonchant le sol, le feuillage succombe
Roule, se tord et vole en tourbillon.

L'oiselet frileux au fond du bocage,
Ne gazouille plus son joyeux refrain ;
La vague en passant mugit au rivage ;
Un terne soleil dore le lointain.

Niché dans le tronc de quelque vieux chêne,
Le hibou hulule, éveillant au loin
L'écho discret de la forêt prochaine
Dont l'accent plaintif se perd au ravin.

Le gueux du chemin, triste et solitaire,
Marche lentement le regard baissé,
C'est qu'il sent venir l'affreuse misère,
Et pas de fagots sous son toît percé.

Une femme va vers une humble église,
Grelottante sous son châle trop fin ;
La voûte des cieux de gris se précise ;
Hélas ! c'est de la neige pour demain.

L'automne se meurt là-bas sur la grève ;
Jardins et coteaux, papillons et nids,
Sentent s'envoler comme fuit le rêve
Les oisillons vers un autre pays.

Les premiers frimas recouvrent la terre ;
Le hameau désert est sans voyageurs ;
Tranquille est le lac, close est la chaumière,
La mort semble avoir saisi tous les cœurs.

Et le vent gémit dans l'érablière !
La campagne est triste, oh ! triste à mourir !
La vieille nature en son sein de mère,
Hélas ! n'a plus de lait pour la nourrir !

DANS UN CIMETIÈRE

Novembre ! Mois des morts !. . . A genoux et prions !
L'air est plein de sanglots et d'angoisse infinie.
Les feuilles sur le sol, dans l'ombre où nous marchons,
En des gestes affreux tourbillonnent sans vie.

Les voiles sur la mer arrondissent leurs plis ;
Au fond du ciel où meurt un soleil pâle, atone,
Une sombre tristesse à nos cœurs engourdis
Jette le vague écho de sa voix monotone.

Ému, chétif et las, sur le bord du chemin,
Dans le vent qui le mord comme un fauve en colère,
Un mendiant repose et parfois tend la main,
La mort au front marquée au gré de la misère.

Dans l'humble cimetière où chacun va priant,
Se dirigent en pleurs des orphelins, des veuves.
Sur leurs traits éplorés la douleur un instant
Se confond à l'effroi de leurs lourdes épreuves.

Ici-bas où l'on souffre, ici-bas où l'espoir
Semble un regret jeté comme un peu d'espérance,
Chacun a son fardeau, chacun doit percevoir,
Sans murmurer, sa part des maux de l'existence.

Homme de peu de jours, homme sans Dieu ni foi,
Qu'appeure ingénûment l'image de la tombe,
Vers la céleste voûte un moment tourne-toi,
Si l'âme est immortelle, hélas ! le corps succombe !

Et puisqu'il faut mourir, heureux le paysan,
Heureux celui qui sur une tombe connue,
Peut réciter encor la prière d'antan
Qui lui fut par sa mère apprise l'âme émue !

NEIGE

SONNET

Le ciel est gris et plein de menus papillons
Qui s'abattent sans bruit sur la terre amoureuse.
Il neige ! Au près, l'hiver chassant les noirs grillons,
Enveloppe de blanc la campagne frileuse.

Sous l'immobilité du marbre et des gazons,
La petite flotille à cette heure oublieuse
Où le cœur chante seul dans l'ombre où nous marchons,
Fait rêver au foyer d'une existence heureuse.

Et la bise flagelle au flanc notre logis,
Faisant grincer la porte et craquer la toiture
Que les grands vents du nord souillent de leur morsure.

O vous, vivants heureux, paysans, mes amis,
Vous à qui Dieu donna des champs le privilège,
Restez dans vos hameaux et bénissez la neige !

MA SOUVERAINE

—

Celle que j'aime, ô souveraine,
Ma paysanne aux beaux grands yeux,
Est la plus belle Canadienne
Qui jamais naquît sous les cieux.

Son front de lys, sa bouche rose,
Sont à tromper les papillons
Qui chaque soir, à la nuit close,
Y parfument leurs ailerons.

Ses dents blanches et mignonnettes
Ont des éclats mystérieux,
Et l'arome des violettes
Dormant au fond d'un vase creux.

Tout en elle, chante la vie,
Le gage d'un bel avenir,
Cette candeur tendre et ravie
Qu'éveille en nous le souvenir.

Je ne la connais pas encore,
Moins qu'elle ne me sait vivant,
Mais un présage que j'ignore,
Me nomme déjà son amant.

Certes, l'on se voit sans qu'un doute
Ne vienne effleurer le présent,
Nous allons par la même route,
Elle derrière et moi devant.

Mais si bientôt je dois lui dire
Combien mon être en est rempli,
Oh ! que ce soit dans un sourire
Venu dissiper mon ennui.

En mon cœur un bien doux secret
Qu'effeuille une brise lointaine
Gazouille tout bas, bien bas, c'est :
" Vous lectrice, ma souveraine ! "

— — —

LE ROUET

SONNET

Oh ! oui, je m'en souviens, il était de grand'mère
L'objet le plus aimé, je crois, de la maison.
Aussi, lorsque le soir descendait sur la terre,
Filait-elle en chantant quelque vieille chanson.

Moi l'aîné, son filleul, je la regardais faire,
Les coudes aux genoux et les mains au menton.
Dans la laine ses doigts couraient avec mystère,
Agiles, s'y plaisant à tracer leur sillon.

Hélas ! depuis ce temps bien des jours éphémères,
A qui je confiais mes secrètes misères
Ont passé sur mon front comme l'ombre et le vent.

Mais jamais un instant j'oubliais dans mon âme,
Quel vieux rouet de bois et quelle sainte femme
Me laissèrent au cœur ce souvenir touchant !

———

LE BER

SONNET

Fait du bois de l'érable, il est là qui repose,
Relégué dans un coin de la vieille maison.
La poussière des ans lui donne un air morose,
Son immobilité dénote l'abandon.

Il est ancien le ber. Sa bonne teinte rose
Semble sur l'incertain tirer plus qu'à raison
Et parler d'autrefois, quand la nuit fraîche éclose,
Met un baiser d'amant au front de l'horizon.

Gardez pieusement ce vieux meuble rustique,
Dont les chanteaux usés témoignent sans réplique
De son perpétuel et doux balancement.

Et bénissez, mon Dieu, la famille nombreuse,
Où le ber ne dort pas dans la paix oublieuse,
Comme un don sans valeur du père à son enfant.

———

A MA LYRE

Allez, mes vers, allez, dites partout ma peine,
Et dépeignez mon cœur brisé par le chagrin ;
J'ai vécu l'heure brève où la coupe trop pleine
Déborde, et maintenant je suis seul, sans soutien.

Né pour aimer, souffrir, voilà mon existence.
J'ai souffert par amour, j'ai versé bien des pleurs ;
Personne n'écouta mes chants vains d'espérance,
Nul rêve vint parfois dissiper mes douleurs.

J'ai méprisé les lois, j'ai ri de la constance,
J'ai douté du bonheur et méconnu l'amour,
Aussi, je sens en moi fermenter la vengeance,
Lorsque je vois mourir mes désirs tour à tour.

Et je ne pourrai plus aller levant la tête
Que la fuite des ans blanchit, sans un regret,
Car, par le vent meurtri dans l'affreuse tempête,
Le pin déraciné, de vivre n'a plus droit.

Allez, mes vers, allez, chantez haut ma tristesse,
Chantez de l'être humain le besoin de pardon.
Hélas ! nos maux cachés, dans leur simple sagesse,
Ne sauraient nous donner plus pratique leçon.

Je suis l'apôtre ami de la misère humaine,
Le débile conteur en proie au noir hasard ;
Mes vers sont des sanglots, ma muse une fontaine,
Où tout passant y boit à genoux sur le bord.

Aux ronces du chemin, chaque jour, sans partage,
Tel un frileux agneau laisse de sa toison,
Tel un arbre à l'automne un peu de son feuillage,
A ma lyre je voue un reste de raison.

Frères, ne suivez pas les routes trop connues,
Tracez-vous dans la vie un sentier ignoré,
Car, seul le Créateur doit étendre ses vues
Sur l'ombre du présent et l'oubli du passé.

Bien rares sont les soirs sans leurre ni chimère !
Il faut se résigner, et, malgré qu'on est las,
Marcher toujours gaiement ayant pour but : la gloire ;
La gloire est le génie, et ne s'efface pas !

Sous son voile flottant, que de peuples sublimes,
Ont ciselé dans l'or ce mot révélateur.
Mot fécond à la fois d'insondables abîmes,
De généreux efforts, de vaillance et d'ardeur.

Mais à quoi bon le dire à mon âme en démence,
Elle qui ne croit plus au bonheur ici-bas !
Taisons-nous ! Taisons-nous ! à chacun sa souffrance,
A chacun la misère attachée à ses pas !

Que vous êtes heureux, petits nids artistiques
Cachés sous la ramure ou dans les frais gazons,
Le ciel a mis en vous mille accents magnifiques ;
Vous versez votre amour jusqu'au fond des vallons.

Or, nous, hommes ingrats, pauvre amas de poussière,
Notre corps au cercueil chemine avec le temps ;
De la glèbe tirés nous redeviendrons terre,
C'est là que finiront nos pleurs et nos tourments.

C'est pourquoi si la mort se décide à me prendre,
Je dormirai, content, en un coin oublié,
Loin du monde jaloux n'ayant pas su comprendre
Celui qui fut enfant de son sein rejeté !

— — —

HIVER

Respectueusement dédié à
Monsieur Louis-J. Bolduc, ptre.

Le grand vent du nord-est rôde, soupire et pleure
Au fond de la savane où nichent les hiboux ;
La neige dans la nuit envahit ma demeure,
Poudre les vieux sentiers et les buissons de houx.

On dirait qu'une louve en quête de rapine,
Hurle son désespoir aux toits pleins de glaçons,
Car, la bise qui passe, à la forêt voisine
Met dans les pins tremblants d'invincibles frissons.

Le sol n'a plus de sang et la pauvre nature
Blessée au cœur, gémit sous son vaste linceul ;
Le froid rougit les mains, nous mord à la figure ;
Les grands bois dépeuplés se sont voilés de deuil

Et la campagne au loin, au fond de la vallée,
Avec ses blancs coteaux et son clocher rêveur
Où monte vers le ciel des maisons la fumée,
Semble un nid solitaire en proie à sa douleur.

Hiver, lugubre hiver, qui sous d'épais nuages,
Nous cache le soleil aux feux réconfortants,
Combien sombres et lourds sont faits tes paysages,
Combien tu parais triste aux vieillards, aux enfants !..

Hiver, triste saison, dont la fuite trop lente
Enveloppe le monde entier sous ses frimas,
Tu jettes le regret dans l'âme vigilante,
Il n'est pas un mortel pleurant sur ton trépas !

As-tu pesé du pauvre un instant la misère ?...
Vois ce gueux sur la route, aujourd'hui, par ce temps.
Or sa femme au logis — épave poitrinaire —
De bambins entourée, espère le printemps.

Donnez, riches, donnez ! Où la souffrance est grande,
Versez l'or sans compter comme un semeur le grain,
Et Dieu bon dans sa gloire à votre juste offrande,
Saura récompenser celui qui fait le bien.

— — —

SCÈNE CANADIENNE

SONNET

Comme un nuage errant au ciel monte sans cesse,
Mon rêve s'envolait... Neige folle en tous lieux,
Dont le décor émeut dans l'âme la vieillesse,
J'avais de mon pays, l'hiver devant les yeux.

Sur le lac nous allions le cœur plein d'allégresse,
Chaussés de fins patins, au soir silencieux...
La campagne à son tour secouant sa tristesse,
Se remplissait du chant des raquetteurs joyeux.

Du sommet des coteaux jusques aux plaines blanches,
Fuyaient, comme en un vol avec leurs corps de planches
Les rapides traîneaux chargés de blonds enfants.

Je rêvais !... Mais, soudain, voilant le paysage,
L'exil, le noir exil dans ses longs bras tremblants,
Apporta ma raison loin de mon cher village.

———

NOËL D'ANTAN

Minuit sonne au beffroi de givre recouvert.
Les cloches en prière ouvrent grandes leurs ailes
Dont l'essor généreux à l'horizon désert,
Répète avec douceur l'hosanna des fidèles.

La neige étale aux champs sa princière beauté ;
Une étoile a surgi tout à coup d'un nuage,
Et dans le soir rêveur par la lune argenté,
Un long frisson d'émoi descend sur le village.

Sous un toît en lambeaux, un enfant dans son lit
Tousse en mêlant sa plainte aux baisers d'une mère
Qui, malgré sa douleur, le contemple et sourit,
Songeant à l'Enfant-Dieu naissant dans la misère.

Près de la lampe éteinte et le front dans la main,
J'écoute, en regardant l'âtre qui brille et fume,
La bise sanglotter au fond du ciel lointain,
Des grands pins dénudés la secrète amertume.

Malgré les froids aigus de cette nuit d'hiver,
Sortant de leur paisible et rustique chaumière,
Joyeux, des campagnards, vont d'un pas noble et fier,
Vers l'église où des voix chantent l'heureux mystère.

D'autres — les vieilles gens — dans leurs rudes traîneaux
Unissent leurs chansons à ceux qui, sur la route,
Se redisent entr'eux quelques noms amicaux,
Emportés par le vent vers la céleste voûte.

Les orgues éveillées déchirent leur ennui ;
L'encens parfume l'air et monte vers la crèche
Où le cierge d'or brille en éclairant Celui
Qui dort paisiblement sur de la paille fraîche.

O Noël ! il suffit d'un indicible accent,
D'un refrain de berger, pour que comme les Mages,
L'homme éloigné de Dieu revienne triomphant,
Déposer à ses pieds de repentants hommages.

VIEIL AN

Dans les pins dominant le clocher du hameau,
Le vent du soir en deuil chante sa ritournelle ;
La lune pâle et morne, en deça du coteau,
Mire son front d'argent sur la neige nouvelle.

Un silence profond nous glace tout entier ;
Décembre agonisant se pâme sous l'orage
Des jours par Dieu proscrits au triste sablier
De la mort qui, partout, se lamente et fait rage.

Imprévu, douloureux, le fantôme du Temps
Se dresse devant nous comme un juge sévère,
Et compte avec ferveur, au grand livre des ans,
Ce qui reste à chacun de souffrances sur terre.

Dans l'âtre le tison sous la cendre caché,
Se meurt en évoquant l'image de ma vie
Qu'efface sans retour le remords du passé
Et dont le vague adieu semble une rêverie.

Un reflet dans mes yeux a brillé comme un pleur.
Hélas ! c'est que l'aiguille au tic-tac de l'horloge
Va sonner du vieil an le glas qui, dans mon cœur,
Résonnera pareil à quelque bruit de forge.

Douze coups cadencés dans la nuit du néant
S'envolent sans retour. J'entends le dernier râle
De l'année expirante, et, comme un cri d'enfant,
La voix de l'an qui naît du sein de la rafale.

———

LA BÉNÉDICTION PATERNELLE

SONNET

Entendez-vous là-bas ces sons clairs de grelots,
Sur les chemins poudreux emportés par la bise ;
Voyez-vous tous ces gens, voyez-vous ces berlots,
De neige recouverts, passant près de l'église ?

Dans l'air pur du matin montent leurs gais propos.
C'est la fête de l'an, de l'an nouveau qui grise
De rires, de souhaits, de baisers pleins d'échos,
Et dont l'aveu touchant dans l'âme s'éternise.

Par la fenêtre brille une lumière au loin.
C'est des bons vieux parents la rustique demeure
Espérant au retour des enfants à cette heure.

Et le chef vénérable étend sur eux la main,
Implorant le Très-Haut dans sa courte prière,
De bénir en ses fils une race prospère.

NOUVEL AN

BALLADE

Comme une nymphe à la lumière,
A son réveil ouvre les yeux.
Bientôt dans l'ombre et le mystère,
Un bel enfant viendra des cieux.
Sur sa lèvre prête au sourire,
Il dira dans son chant joyeux :
Chant doux que répète ma lyre :
An, Nouvel An, fais des heureux !

Sur la neige blanche et légère,
Au fond des chemins cahoteux,
Vers la paternelle chaumière
Vont maints traîneaux et gens nombreux.
Tambour battant, cette phalange,
Réveillera soudain les vieux
Qui diront d'une voix étrange :
An, Nouvel An, fais des heureux !

Content, je dis à ma manière,
A toi poète, ainsi qu'au gueux,
Souffrez que par ma plume austère
Je forme pour vous bien des vœux.
Vous acquiescez — bonheur extrême —
Merci, j'en suis fort orgueilleux,
Et certes, ma muse vous aime :
An, Nouvel An, fais des heureux !

ENVOI

Prince, ma ballade est peu claire,
Je n'y puis rien, c'est très fâcheux !
Enfin, voyez, c'est la dernière :
An, Nouvel An, fais des heureux !

———

ÉPILOGUE

SONNET

Mourez, mes vers, mourez, de vos fautes confus !
Pauvres chants vagabonds effleurant mille choses,
Votre tâche est finie et je n'écrirai plus,
Monotone est ma lyre et mes rêves moroses.

Car, poète à vingt ans, oui, vingt ans révolus,
Je vous fis comme on fait une gerbe de roses,
C'est pourquoi vous irez, tristes, las, inconnus,
Frapper, mais vainement, à bien des portes closes !

Quant à moi, le conteur des souvenirs d'antan,
Que m'importe la mort; mais vous, mes vers, mon livre,
Aurez-vous pour vous lire au moins un paysan ?

Qu'ainsi soit mon destin, et mon âme en est ivre.
Par l'univers, allez, mes vers, sans feu ni lieu,
Poursuivez votre route, allez, mes vers. . . adieu !

Imp. l'Action Sociale, Limitée, Québec.

TABLE DES MATIERES

	Pages
Dédicace	VII
Préface	IX
Prologue (*sonnet*)	1
Terroir	3
Conseil poétique	5
La vieille Chaumière	8
Salut, ô Saint-Laurent	14
L'Angélus	16
Printemps	17
Notre Jardin	20
Matin champêtre	21
Resurrexit !	24
Excelsior !	26
L'école du Village (*sonnet*)	28
Mon Clocher	30
Réminiscence (*sonnet*)	32
Le Bonheur	34
L'Érable (*sonnet*)	37
Poème rustique	39
Paysage	42

Pages

Pastorale (*sonnet*) 45
Patrie 47
Villanelle (*sonnet*) 49
Méditation posthume 51
Les Fanneurs (*sonnet*) 54
Le Calvaire du Chemin (*sonnet*) 56
L'Été 58
La Forge (*sonnet*) 61
La Paysanne 63
Moulin antique (*sonnet*) 66
Poisson d'Avril 68
Chez-Nous 70
Midi rouge 73
Le vieil Orme 76
Bénédicité (*sonnet*) 80
Le Souvenir 82
Triolet 84
Paysannerie 85
Sérénité 88
Nids éteints 90
L'Orage 91
Aux Cultivateurs 94
Moissons 97
Le Mendiant (*sonnet*) 99
Le Soir à la Campagne 101
Les Lucioles 104
Rêverie 106

PAGES

Prière (*sonnet*) 109
Septembre (*sonnet*) 111
Nostalgie 113
Brise tendre (*sonnet*) 117
Plus Tard 119
Les Oisillons 122
Automne 125
Vieillesse (*sonnet*) 128
La Libellule 130
Effeuillaison 132
Le Glas 135
Premier Frimas 136
Dans un Cimetière 139
Neige (*sonnet*) 141
Ma Souveraine 143
Le Rouet (*sonnet*) 146
Le Ber (*sonnet*) 148
A ma Lyre 150
Hiver (Dédié à M. l'abbé L.-J. Bolduc) . 154
Scène canadienne (*sonnet*) 157
Noël d'Antan 159
Vieil An 162
La Bénédiction paternelle (*sonnet*) . . . 164
Nouvel An (*ballade*) 166
Épilogue (*sonnet*) 168

35316 0—

a39003 004274584b
PS 8513 .I57C3 1917
GINGRAS, ULR
CHANSON DU

CA PS 8513
.I57C3 1917
COO GINGRAS, ULR CHANSON DU P
ACC# 1277691